

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
À L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

Lettre à une Dame

Madame,

La minute présente de l'actualité appartient à l'exposition des Cent Portraits de femmes. Cent effigies féminines, suspendues dans le Jeu de Paume des Tuileries, vont nous distraire un instant des histoires des Vieux et des Jeunes-Turcs, et des grondements menaçants du volcan syndicaliste.

Naturellement, madame, vous irez voir cette exposition. Etant Parisienne, et ignorant par conséquent où se trouve le Jeu de Paume des Tuileries, vous commencerez par vous renseigner sur sa position topographique par rapport à tel grand magasin qui a vos préférences, et vous vous précipiterez à cette bataille rangée.

Car vous n'ignorez pas, je pense, que l'exposition des Cent Portraits de femmes est une bataille rangée — rangée, et surtout « arrangée » délicieusement — entre la France et l'Angleterre. C'est le seul genre de combat que nous permet de présenter avec nos voisins la fameuse entente cordiale. Après la guerre de Cent ans, la guerre de Cent portraits, ou, si vous aimez mieux — soyons galants — la guerre des Cent-Roses !

Coincidence précieuse pour la béatification qui élève la glorieuse Jeanne d'Arc au-dessus des mesquines rançunes terrestres, cette manifestation cimente entre les deux nations une paix durable.

Et avouez, madame, que l'on ne saurait imaginer bataille plus ravissante. Le dix-huitième siècle, si raffiné pourtant dans sa galanterie, n'a rien inventé de plus joli que cette lutte de cinquante minois anglais contre cinquante frimousses françaises. Cela éblouit d'un peu de grâce et de rêve tout le prosaïsme moderne, et met un tout petit peu de vermillon aux talons de nos pratiques chaussures américaines.

Donc, à l'instigation de M. Armand Dayot, ministre de cette guerre artistique, cinquante amazones d'outre-Manche sont venues défier dans un singulier combat cinquante amazones de la douce France.

Vous figurez-vous, madame, ce que tout être dans le premier moment de solitude le premier contact de ces deux gracieux règiments, ignorant les nouvelles de la hors-cadre ?

J'imagine qu'aux premières lueurs de l'aube favorable, alors que les vivants aux guenilles dormeuses ronflaient encore, la scène ne dut pas manquer de pittoresque charmant dans la lice du Jeu de Paume. Quand la clarté fut suffisante, chaque régiment de portraits aperçut en face la ligne des adversaires aux uniformes bigarrés, avec, à leur poste de combat, des ombres d'officiers... D'abord on s'entre-dévora curieusement du regard, s'esbauffissant fort en soi-même de l'excitricité des modes, ou s'exaltant sur la richesse et le bon goût raffiné des accoutrements...

Puis on procéda à un silencieux appel. D'un côté, les ombres, placées en serfile, exhalèrent à tour de rôle ces noms prestigieux :

— Gainsborough !
— Lavrence !
— Hogarth !
— Romney !
— Raeburn !

De l'autre côté, ces syllabes illustres jaillirent des rangs :
— Boucher !
— Fragonard !
— Greuze !
— Largillière !
— Nattier !
— Perronneau !
— Vigée-Lebrun !

Après cette formalité de catalogue, chaque portrait ratraichit sa poudre, renouela sa mouche, rajusta son fichu, fit bouffer ses paniers, aiguissa son regard et, n'ayant en fait de cartouche que celui de son cadre, attendit le signal du combat de charme et de beauté.

Ce signal, deux ombres revenues spécialement des Champs-Élysées — qui sont, comme l'on sait, à deux pas des Tuileries — le donnèrent aussitôt. L'une, ombre de lord Hay, s'avança, ôta glorieusement son chapeau et dit comme à Fontenoy :

— Mesdames les Françaises, souriez ! Mais le comte d'Auteroche s'étant avancé à son tour :

— Mesdames les Anglaises, dit-il, souriez les premières !
La bataille commença. Les femmes françaises essayèrent une exquise bordée de sourires, et ce fut ensuite une délicieuse mêlée de carnations rosées, de regards brillants ou langoureux, de petites moues boudeuses, d'œillets coquettes, de grands airs, de décolletages audacieux, de coloris atténués ou hardis.

Donc, madame, vous irez à cette exposition. Vous irez également si vous ne l'aimez pas parce qu'il ne faut pas que cela se sache. Le goût de la peinture en général fait partie de l'éducation d'une femme du monde bien élevée, et celui de la peinture du dix-huitième siècle en particulier est actuellement le critérium suprême du plus délicat raffinement en matière d'esthétique. Et puis enfin il y a à Paris un certain nombre d'exhibitions artistiques ou sportives auxquelles il est indispensable d'aller sous peine de déchéance mondaine. Il faut être allé à la célèbre vente Untel, au fameux bal costumé des Choses, à telle rétrospective sensationnelle, aux primitifs Japonais, à tel match de boxe et au grand circuit de Machin.

Vous assisterez à cette bataille des

Cent Portraits et vous en serez un des arbitres les plus autorisés et les plus écoutés. Bien que le chauvinisme soit un peu démodé, vous ne pourrez vous défendre d'un peu de fierté d'être Française en contemplant la colonne que forment nos cinquante champions ; mais par politesse, par urbanité internationale, vous refuserez de vous prononcer pour l'un ou l'autre camp avec un petit sourire qui en dira long ; et vous en serez quitte, si quelque flirt un peu taquin vous presse trop vivement d'émettre la sentence définitive que l'univers attend de votre bouche, pour affirmer une fois de plus que l'art n'a pas de patrie.

Puissiez-vous de votre visite au Jeu de Paume rapporter le vif désir d'être portraiturée si vous ne l'avez pas encore été, ou de l'être de nouveau, mais à la façon de la duchesse de Gloucester ou de la marquise de Dreux-Brézé, si déjà quelque effigie médiocre « orne » votre salon.

Car il n'est pas possible, madame, que vous n'enviez pas pour l'avenir le sort de ces femmes, belles, charmantes et désirables pour l'éternité, par la magie de leurs admirables images ?

Immortels les académiciens ? Que non pas ! Immortelles seulement les jolies femmes dont les maîtres consentirent à immortaliser les traits ! Immortelles et éternellement jeunes, car la seule eau de Jouvence connue se trouve dans le godet des grands peintres !

Au nom des Grâces et des Amours, ne souhaitez pas d'autre immortalité que celle que doivent vous assurer votre regard et votre sourire ! Et si par malheur vous portez des bas bleus, faites-vous peindre en buste pour qu'on ne les soupçonne pas ! Si par malheur vous êtes avocate, médecin ou romancière, défendez à votre peintre de représenter ostensiblement sur la table voisine le recueil de vos plaidoirs, le manuscrit de votre thèse ou la collection de vos ouvrages. Regardez ces cent portraits, c'est le charme de ces femmes, et de notre encore, sous des apparences physiques toutes séduisantes pour des raisons différentes, que de jolis sphinx gardant au fond de leur prunelle leur secret sentimental.

Faites-vous peindre bien vite, madame, mais par un maître... Ah dame ! cela vous coûtera cher, mais n'est-ce pas déjà extraordinaire de pouvoir moyennant finances acheter presque sûrement l'immortalité à un guichet ?

Jamais vous n'avez été plus charmante qu'en cet instant, que dis-je ! jamais vous n'avez été plus jeune ; c'est cet instant de votre radieux épanouissement qu'il faut mettre à profit pour préparer votre contribution aux expositions futures de Cent Portraits du vingtième siècle.

Mais permettez-moi de vous donner respectueusement, avant votre départ, chez le maître portraitiste, un suprême conseil. Je crois que la réussite d'un portrait en tant qu'œuvre d'art dépend en grande partie — une fois admis bien entendu le génie du peintre — de l'intelligence du modèle. Et pour Dieu, madame, n'apprenez pas dans l'atelier les préjugés bourgeois touchant la ressemblance, cette fameuse ressemblance qui est le côté faible de la photographie et la condamne à relever toujours de la géométrie et de la mécanique !

La ressemblance exacte des traits ? Mais quoi de plus fragile et de plus instable ? Mais elle n'existera plus demain, cette ressemblance ! Elle dépend, madame, de votre coiffure, de votre régime, de la pensée qui traverse votre cerveau ou de l'élévation du lustre ! Dans quinze ans vos enfants pourront-ils juger par le menu de cette ressemblance ? Et vos petits-enfants, dans trente ans, s'en soucieront-ils ? En quoi importerait-elle, à plus forte raison, aux curieux de la cinquième génération qui s'écarteront à l'exposition des Cent Portraits de femmes dont le vôtre sera le clou ?

Ce qu'il faut demander à votre peintre, c'est de donner l'impression générale de votre beauté et de votre charme ; n'ayez pas les minuties, les taches, les grosses perruques, les exigences tatillonnes des béatitudes à bijoux, pour un homme qui vous paraît trop court de l'épaisseur d'un cheveu, pour une boucle qui n'a pas respecté l'alignement auquel la condamne le coiffeur ! Que de portraits, dont les peintres eussent fait peut-être des chefs-d'œuvre, ont été ratés par les modèles !

Laissez votre artiste travailler comme s'il exécutait cent ans d'avance son envoi à une exposition de Cent Portraits ; laissez-le préparer avec toute son indépendance et toute son inspiration son triomphe et le vôtre devant la postérité ; laissez-le s'appliquer à fixer sur la toile plutôt que les puériles proportions et les rapports mesquins de vos traits cette « personnalité » qui est à vous seule, ce regard que l'on aime, et ce mur — votre joli front — derrière lequel il se passa tant de choses !

Miguel Zamacoïs.

LA VIE DE PARIS

Un chef français
et un orchestre allemand

Depuis quelques jours, des affiches annoncent la prochaine arrivée à Paris du Tonkünstler-Orchester de Munich et de son chef, J. Lassalle. Au milieu des annonces alléchantes dont se parent les murs au cours de notre printemps musical, celle-ci sollicite l'attention par le rapprochement de ce titre allemand et de ce nom français.

Qui est donc ce Lassalle ? Les pèlerins français qui chaque année se rendent à Munich ou à Bayreuth le connaissent bien. Ils ont assisté aux séances que J. Lassalle donne à Munich et ils savent le grand effort qu'il y a fait en faveur de l'art français.

Si on posait semblable question dans une « Kneipe » d'artistes munichois, il vous serait répondu : « Lassalle, c'est « le Français », celui qui nous a fait connaître aimer, admirer les plus belles œuvres de ses compatriotes ; et si on le désigne à votre attention, vous verrez que ce Français a le type caractéristique du Midi, ou mieux d'un Espagnol qu'aurait voulu peindre Velasquez : un grand Gascon d'une trentaine d'années, bien découplé, la barbe et les cheveux très noirs, l'œil vif et l'expression douce, le geste nerveux mais élégant, l'allure décidée, et dans l'attitude une réserve, une distinction qui s'imposent à l'attention.

Cet homme jeune a déjà une carrière mouvementée, par quoi se manifeste et son intelligence et son goût curieux. Français de naissance, il passa sa jeunesse en Espagne, patrie de sa mère ; il y prit ses grades universitaires jusqu'au doctorat de lettres et philosophie et manqua d'être nommé professeur d'arabe à la chaire de Grenade. Mais la musique le tentait. Ayant étudié les rudiments de cet art, ayant déjà écrit quelques études d'esthétiques dans divers périodiques italiens et espagnols (il était critique du *Heraldo* de Madrid), il partit à vingt-cinq ans en Allemagne ; il y fut successivement l'élève de Wolff-Ferrari, de L. Thuille et enfin de Max Reger.

En 1903 eurent lieu ses débuts — très remarqués — de chef d'orchestre au fameux Kaizer-Orchester de Munich, avec un programme composé exclusivement d'ouvrages français. Des concerts donnés à Petersbourg avec la Philharmonie de Prague, à la Filarmónica de Barcelone, dont il était directeur, mirent pleinement ses qualités en lumière.

Enfin, quand il y a un an et demi, le Kaizer-Orchester se constitua en société, comme la Philharmonie de Berlin, et sous le nom de Tonkünstler-Orchester, les musiciens, par acclamation, élurent J. Lassalle pour leur chef. C'est ainsi qu'un Français — fait unique — fut amené à conduire de façon régulière un orchestre allemand. Il succéda par ce fait à Löwe, à Zumpé, à Félix Weingartner.

Depuis ce temps, il a affirmé sa renommée de chef d'orchestre et s'est employé sans relâche à propager les œuvres françaises modernes. Il est peu de programmes du Tonkünstler-Orchester où ne figure un ouvrage de Franck, d'Indy, de Dukas ou de Debussy.

C'est ainsi qu'il a fait exécuter pour la première fois *Rédemption*, *Psyché*, *Le Chasseur maudit*, de César Franck ; *Wallenstein* et le prélude de *l'Etranger*, de Vincent d'Indy ; la *Rapsodie basque*, de Charles Bordes ; le *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, de Cl. Debussy.

Le Tonkünstler-Orchester — qui a été conduit par les premiers kapellmeisters de l'Europe : Mahler, Weingartner, Colonne, Chevillard, S. von Hausegger, Zumpé — est un des meilleurs, au-dessus des réputés de l'Allemagne ; il se compose de 75 musiciens dont la cohésion, la discipline sont supérieures.

Une de ses plus grandes qualités est la jeunesse, l'ardeur, la conviction de son inter-prétation. On cite, entre autres, l'exécution de la *Symphonie Fantastique*, de Berlioz, pour le romantisme, la passion que le chef et ses musiciens communiquent au chef-d'œuvre du maître français.

Le premier concert du Tonkünstler-Orchester aura lieu à la salle Gaveau, le vendredi 30 avril. Le programme comprendra l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz, la *Symphonie* de la Beethoven, des lieder de M. Reger et J. Lassalle, chantés par Mme Eriks-Schnaudt, un concerto admirable, enfin la *Symphonie Fantastique*.

Le second concert aura lieu le 3 mai ; il comprendra trois œuvres inédites ou peu connues : l'*Ouverture romantique* de L. Thuille, la *Quatrième Symphonie* d'Anton Bruckner, la *Première Symphonie* de Gustav Mahler, et se terminera par l'ouverture de *Tannhäuser*.

Parmi les concerts, très nombreux et très attrayants qui constituent la saison musicale de Paris, les deux séances du Tonkünstler-Orchester ne seront pas les moins intéressantes.

La première nous fera connaître la compréhension très personnelle qu'a M. Lassalle de la *Symphonie Fantastique* et nous initiera à l'exécution, par des artistes allemands, du plus grand des romantiques français.

La seconde séance, avec Thuille, Bruckner et Mahler nous fera pénétrer le sens de l'esthétique contemporaine allemande sous trois aspects très divers.

Ces concerts seront enfin, pour M. Lassalle, l'occasion légitime d'un grand succès personnel ; il le mérite doublement : pour ses rares dons de chef d'orchestre et pour la généreuse et utile campagne qu'il a menée en Allemagne en faveur de l'art français.

G. Davenay.

Échos

La Température

Malgré le gros orage et la pluie torrentielle de l'avant-dernière nuit, la journée d'hier a été très belle, cependant le ciel est toujours très nuageux, mais le soleil brille et le vent d'Ouest continue plus frais.

La température, qui samedi présentait des maxima de 25° à 27°, est en baisse notable. Hier, le thermomètre marquait 19° au-dessus de zéro vers sept heures du matin et ne dépassait pas 19° à cinq heures du soir. La pression barométrique se relève assez rapidement, elle accusait à midi 760^{mm}.

Les basses pressions du nord-ouest de l'Europe se sont étendues sur la mer du Nord et l'Allemagne.

Des pluies sont tombées dans le nord et l'ouest de l'Europe ; en France, des orages ont éclaté dans le nord et l'ouest et il a beaucoup plu à Boulogne, à Biarritz, à Cherbourg et à Nantes.

La température a aussi baissé dans le nord et l'ouest de la France. On notait hier : 19° à Bordeaux, 15° à Lyon, 16° à Marseille et 19° à Alger.

Dans nos stations élevées : 3° au-dessus de zéro au puy de Dôme et 2° au-dessus de zéro au pic du Midi.

En France, un temps nuageux est probable avec température voisine de la normale.

(La température du 25 avril 1909 était, à Paris : 8° au-dessus de zéro le matin et 11°

l'après-midi ; baromètre : 749^{mm} ; temps à averses.)

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 10° ; minima, 2°. Vent nord-ouest.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 15° ; minima, 7°. Vent sud-ouest.

Baromètre, 75^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 17°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de la Passarelle : Prince Consort ; Jacinthe.

Prix de la Bataille : Taupin ; Rose Noble.

Prix Le-Roi-Soleil : Labiscotte ; Celius.

Prix des Glaieuls : Ugo ; Longchamps.

Prix des Buttes : Salamine ; Stella.

Prix des Peupliers : Fils du Vent ; Persil.

DANGEREUX DÉRIVATIF

Pour détourner l'attention du public qui s'effraye légitimement de la désorganisation et de la décomposition de nos forces navales le gouvernement a trouvé un déplorable dérivatif. Il a l'intention, paraît-il, de poursuivre devant les tribunaux deux ou trois très importants fournisseurs de la marine qu'il accuserait de malversations.

Des malversations, il y en a surtout dans les arsenaux, hélas ! dans ces ateliers de l'Etat qui, depuis le règne de M. Pelletan, ne s'occupent plus que de politique collectiviste et d'antimilitarisme.

C'est là qu'il faut frapper d'abord. C'est cela qui lui faut réformer avant tout. Qu'il y ait eu des erreurs de fabrication dans l'industrie civile, la chose est possible ; il y en a partout ; le personnel préposé à la réception des commandes de l'Etat n'a qu'à refuser les fournitures si elles n'offrent pas les pleines garanties d'indispensable sécurité ; le ministre n'a qu'à exiger des amendes formidables pour ces fautes qu'il est dangereux d'ébruiter. Mais il suffit de connaître les chefs de nos grandes industries privées pour savoir que ces hommes-là sont au-dessus de tout soupçon. Croyez-vous que Le Creusot, par exemple, ou telle autre de nos fonderies colossales iraient exposer leur fortune et leur renommée dans la stupide surcroît de gain aléatoire que leur donnerait une fourniture susceptible de contestations ou de poursuites ?

Ce ne sont pas seulement de loyaux industriels, ce sont par-dessus tout d'excellents Français : ils prouvent même un patriotisme singulièrement ardent, lorsque, à force de travail et de science, ils cherchent dans l'établissement de notre armement naval, à réparer les continuelles bévues de notre administration dans l'industrie civile, la chose est possible ; il y en a partout ; le personnel préposé à la réception des commandes de l'Etat n'a qu'à refuser les fournitures si elles n'offrent pas les pleines garanties d'indispensable sécurité ; le ministre n'a qu'à exiger des amendes formidables pour ces fautes qu'il est dangereux d'ébruiter. Mais il suffit de connaître les chefs de nos grandes industries privées pour savoir que ces hommes-là sont au-dessus de tout soupçon. Croyez-vous que Le Creusot, par exemple, ou telle autre de nos fonderies colossales iraient exposer leur fortune et leur renommée dans la stupide surcroît de gain aléatoire que leur donnerait une fourniture susceptible de contestations ou de poursuites ?

En tout cas, c'est la première fois que, pour flatter les ouvriers des ports ou pour offrir une victime en holocauste aux appétits de la Chambre, on risque de ruiner l'industrie nationale par l'annonce retentissante d'un procès dont on ne dit même pas les causes !

Hors de France on illuminera demain dans toutes les usines concurrentes, et on aura malheureusement raison puisque le gouvernement de notre pays inflige de gaieté de cœur une sorte de défaite à la métallurgie française, et donne du même coup la victoire à l'industrie étrangère qui jalouse le plus notre production et nos succès sur le marché du monde entier.

Voilà un beau résultat ! — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

Le prince et la princesse Nashimoto, dont nous annonçons hier le départ pour l'Italie, sont si enchantés de leur séjour à Paris et de l'accueil qu'ils y ont reçu, qu'ils comptent revenir vers la fin du mois prochain.

Ils passeront quelque temps à Rome, puis à Naples et à Francfort, d'où ils rentreront en France.

Leurs Altesses Impériales ne veulent pas, en effet, quitter l'Europe sans avoir assisté aux fêtes de la fin de la saison et notamment au Grand Prix de Paris.

Le président Castro hier encore a gardé la chambre presque toute la journée.

Il est pourtant monté quelques instants sur la terrasse de l'hôtel Crillon pour admirer de là le panorama de Paris.

C'est la première fois depuis son arrivée qu'il a pris l'air, nous a-t-il dit secrétaire, et cette demi-sorte lui a beaucoup plu.

M. Castro, nous dit-il, est encore très fatigué par tous ses voyages forcés ; il suit d'autre part un régime extrêmement rigoureux, — des œufs à la coque et du lait, — qui n'est pas fait pour lui donner des forces. Il passe donc le meilleur de son temps étendu sur son lit ou sur une chaise longue.

Aujourd'hui pourtant il va mieux. Il a lu quelques journaux. Le mouvement de la place de la Concorde le distrait beaucoup.

Peut-être prolongera-t-il son séjour à Paris, qu'il ne connaît pas, qui l'intéresse de plus en plus par le peu qu'il en voit, et qu'il voudrait visiter...

L'une des attractions les plus amusantes et les plus originales de la vente de l'Orphelinat des arts qui aura lieu aujourd'hui, demain et mercredi, de deux à sept heures, au ministère de la marine, sera certainement le marché-buffet, qu'un spirituel Parisien, M. Alexandre Duval, a eu la généreuse idée d'organiser pour cette œuvre si intéressante.

Toutes les tentations des volailles extraordinaires, des jambons hors concours, des pâtés d'honneur, des prés-salés les plus délicats ont été assemblées, parées, autour du plus mondain des comptoirs ; et pour rassurer les acheteurs qui, malgré l'élégance des sacs inventés par M. Alexandre Duval, pourraient hésiter à se charger d'un gigot ou d'un gibier, un service de livraisons par voitures automobiles fera la remise à domicile de tous les achats. A côté de ce marché un buffet permettra la dégustation immédiate, assurant les goûters impatients et les five o'clock nécessaires.

Ce « marché-buffet » sera tenu par Mme Scalini, la dévouée vice-présidente, trésorière de l'Orphelinat, et par Mmes Edouard Colonne, Emile Philippi, Sorel, Rachel Boyer, Brozia, Chénal, Fontenay, Clairville, Prévalles, Sandry, Paule Andral, Boyer de Laforêt, Lantelme, Provost, Robbinne, Sauvaget, Gaby Boissy, etc., etc.

Ces noms seuls disent combien la foule sera pressée au « marché » de M. Duval !

L'idée est vraiment généreuse et gracieuse et elle mérite le succès.

dro Duval, a eu la généreuse idée d'organiser pour cette œuvre si intéressante.

Toutes les tentations des volailles extraordinaires, des jambons hors concours, des pâtés d'honneur, des prés-salés les plus délicats ont été assemblées, parées, autour du plus mondain des comptoirs ; et pour rassurer les acheteurs qui, malgré l'élégance des sacs inventés par M. Alexandre Duval, pourraient hésiter à se charger d'un gigot ou d'un gibier, un service de livraisons par voitures automobiles fera la remise à domicile de tous les achats. A côté de ce marché un buffet permettra la dégustation immédiate, assurant les goûters impatients et les five o'clock nécessaires.

Ce « marché-buffet » sera tenu par Mme Scalini, la dévouée vice-présidente, trésorière de l'Orphelinat, et par Mmes Edouard Colonne, Emile Philippi, Sorel, Rachel Boyer, Brozia, Chénal, Fontenay, Clairville, Prévalles, Sandry, Paule Andral, Boyer de Laforêt, Lantelme, Provost, Robbinne, Sauvaget, Gaby Boissy, etc., etc.

Ces noms seuls disent combien la foule sera pressée au « marché » de M. Duval !

L'idée est vraiment généreuse et gracieuse et elle mérite le succès.

PETITES HISTOIRES

Elle pourrait être datée, cette petite histoire-ci, du dernier voyage que fit à Mézin M. Fallières ; mais les chroniqueurs bien informés la font dater d'un peu plus loin : d'une excursion que fit à Marsanne, son village natal, M. Loubet.

Le Président venait d'arriver à Marsanne, et la population du village s'empressait, enthousiaste, autour de lui. Et de partout surgissaient les vieux camarades d'autrefois, les vieux parents, les vieilles parentes (il y a une chanson là-dessus) dont il fallait serrer les mains, baiser les joues. Un ami d'enfance s'est avancé, et d'une voix émue :

— Ça fait du bien, dis, mon Président, de changer un peu d'air ?...
A ce moment, la fanfare de Marsanne, accourue, attaquait les premières mesures de la *Marseillaise*. Alors, M. Loubet, désignant les trombones d'un geste mélancolique :

— Oui, dit-il, ce serait bon... mais, tu vois, il n'y a pas à y songer.

Nous avons annoncé hier le décès du docteur Moissenet, médecin honoraire des hôpitaux, qui est mort à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, et qui était le doyen du corps médical à Paris.

Le docteur Moissenet, il y a huit jours encore, recevait des aliénés dans son cabinet. Jusqu'à la dernière heure il a pratiqué son art.

Le doyen actuel des médecins parisiens est le docteur Hérard, médecin honoraire des hôpitaux, agrégé de la Faculté et membre de l'Académie de médecine. C'est à la fois un grand médecin et un grand honnête homme, dont tous ses collègues admirent la belle et robuste vieillesse. Il a aujourd'hui quatre-vingt-dix ans.

Le docteur Hérard, comme le docteur Moissenet, termina sa carrière des hôpitaux à l'Hôtel-Dieu.

Le cinquantenaire de la Légende des Siècles.

Nous recevons de M. Gustave Simon la lettre suivante :

Je réponds à M. Léon Bailby que j'ai proposé, dans l'un de mes derniers numéros, Victor Hugo de fêter en 1909 le cinquantenaire de la *Légende des Siècles*. J'ai même exposé un programme. Les procès-verbaux en font foi. M. Pierre Louys a eu la même pensée le 16 avril dernier.

Il y aurait donc deux priorités : la priorité de l'idée, la priorité de la publication de l'idée ; mais peu importe.

Lorsque le *Figaro* a conçu l'excellent projet de faire coïncider l'inauguration de la statue de Rodin avec une des grandes dates de la vie de Victor Hugo, je me suis borné à rappeler le cinquantenaire de la *Légende des Siècles* et la date du 26 septembre.

Gustave SIMON.

Sous les auspices de la *Revue alsacienne*, notre distingué collaborateur, M. Georges Cain, a donné hier et avant-hier, à Strasbourg et à Colmar, une conférence sur le vieux Paris.

Un nombreux auditoire, composé de l'élite de la société alsacienne, a chaleureusement applaudi le brillant conférencier qui a su évoquer, avec sa compétence coutumière, l'histoire de la capitale.

Un frisson parcourut l'assemblée lorsque M. Cain lança, à propos du maréchal Ney, ces deux admirables vers, écrits par Victor Hugo sur le cahier de classe du fils du héros de la Moskova :

Sur votre jeune front, la sombre histoire pèse,
Vous êtes tout couvert de la gloire française !

Un double bravo enthousiaste fit comprendre au conférencier que les Alsaciens se souviennent d'avoir donné à la France Kléber et Rapp.

La célèbre maison Discolyn et Linn, Ferronnerie d'art de la Madeleine, dont les galeries sont connues comme un véritable musée et qui a fourni de lusterie et d'objets d'ameublements d'innombrables châteaux, fera la vente fort intéressante de toutes ses marchandises, les 3 et 4 mai, à l'Hôtel Drouot, salle 6. La foule se pressera sans nul doute à l'exposition de ces belles choses, qui sera publique le 2 mai à l'Hôtel Drouot.

La vraie élégance...
Il faut signaler les toilettes d'hier à la brillante réunion hippique de Longchamp, où régnait une note d'élégance vraie, se tenant à distance des excentricités de goût douteux, note qui est le monopole de la maison Laterrière, car les toilettes de nos plus jolies sportives portaient toutes la signature du

couturier dont la maîtrise en ce point est reconnue par toute la clientèle parisienne et étrangère.

Toutes les Parisiennes se souviendront du succès obtenu hier à Longchamp par les nouvelles créations de la maison Amicy, rue Royale. Ses chapeaux en crin noir, recouvert de dentelles ou argent, ou bien encore incrustés de dentelles et garni d'épis, ont été, en effet, très remarqués ; d'une grande originalité, d'un goût parfait et d'une suprême élégance,

nombre d'officiers, auxquels il donne successivement l'accolade; puis, les voitures ayant été amenées, le cortège se met en marche vers la préfecture et s'engage dans l'avenue de la Gare. J'ai dit, hier, avec quelle grâce les Nigoiis l'ont décorée; mais, envahie aujourd'hui par d'innombrables curieux qui se pressent sur les trottoirs, égarés à toutes ses fenêtres et à ses balcons, par tous les curieux et qui mont de leurs grands yeux noirs, bordés, de chaque côté de sa chaussée, par les troupes qui font la haie, presque recouverte par la voûte de ses arbres verts, qui en font comme un tunnel de feuillage, animée par l'infinité des oriflammes qui flottent au vent et par les drapeaux de corporations ou de sociétés disposés tout le long de la route; jamais l'avenue de la Gare ne fut si étonnante, si gaie, si pleine de vie joyeuse; et, le spectacle en était si gracieux, que nous en oublions les menaces de la pluie, qui ne devait s'arrêter qu'un peu plus tard. Il y eut de l'innovation et du pittoresque dans le cordon des troupes disposées au passage du cortège; le pittoresque, ce fut, sur presque toute l'avenue de la Gare et place Masséna, la longue ligne des chasseurs alpins, bérêt en tête, les jambes serrées dans les bandes qui portent leur nom, figures martiales, corps minces et souples et dont la canne ferrée recourbée en forme de crasse et fixée au côté gauche du sac se dressait au-dessus de leurs têtes; l'innovation, ce fut qu'à toutes les sociétés de secours mutuels et de gymnastique, dont la participation est habituelle en ces sortes de fêtes, se joignirent, cette fois, les sociétés sportives, Foot-Ball, Velo-Club, Nice-Athletic-Club, Comité de la Côte d'Azur des sports athlétiques, etc., groupés sous la conduite de M. Charles de Saint-Cyr, et cela, je crois bien, ne s'était jamais vu.

Vivement et chaleureusement acclamé par la foule qui, sur parcours, se découvrit et agitait des mouchoirs, le Président de la République arriva à la préfecture et le spectacle est incomparable. La place, au fond de laquelle s'élève la préfecture, forme un carré auquel manquait un des côtés et, dans cette sorte de cour, on avait massé les enfants des écoles. Tous ils étaient là groupés en quatre colonnes épaisses entre lesquelles s'ouvraient comme des avenues, les garçons ayant en main des drapeaux, les filles agitant de longues palmes et de frais bouquets.

A ce moment, le soleil, entre deux nuages, brillait; il brilla sur toute cette fête enfantine, sur cette joie bruyante et vivante, sur ces palmes qui se balançaient, sur ces drapeaux et ces fleurs qui se haussaient, sur ces visages de grâce, où le bonheur répandait toutes ses lumières. Ah! quel spectacle sans pareil que celui d'enfants qui s'amusaient, qui s'aimaient, qui rient, qui rient, qui s'enthousiasment! Quel bonheur vaut celui qui gonfle des cœurs sous des petites robes blanches! Et que pese, auprès de toute cette grâce légère et parfumée, la méchanceté des hommes! Ce petit monde s'évertuait de son mieux, tandis que M. Fallières parcourait ses rangs épais; tous levaient leurs petits bras aussi haut qu'ils pouvaient, leurs voix aiguës couvraient la *Marseillaise*, et jamais sans doute la République ni son Président ne furent acclamés par des voix plus fraîches et des cœurs plus généreux.

Le banquet municipal

Mais le cortège, bientôt, gagnant le fond de la place, s'engagea à travers le grand escalier de pierre de la préfecture et le Président, conversant avec son entourage, prit le temps de se reposer enfin. Son repos dura peu. Trois quarts d'heure après, son devoir l'appela à nouveau. Agréable devoir, il agissait d'aller voir les merveilles décoratives du grand hall du Casino et de savourer l'incomparable banquet que la municipalité y offrait à lui-même et à cinq cent soixante-sept autres convives. Jamais, certes, on ne vit fleurs plus belles, plus éclatantes, plus embaumées; roses rouges, roses jaunes, roses thé, qu'illets gros comme des calices, des marguerites, bleuets, fleurs de toutes couleurs, de toutes formes et de tous parfums, arrangées en écussons, en guirlandes, en gerbes éplissantes l'immense salle de leur beauté merveilleuse; ce fut soudain une vision de paradis. Du banquet et des mets magiques qui le composèrent, que vous dirai-je encore?

Un banquet n'est jamais qu'un banquet; pourtant celui-ci fut prodigieux, et ce miracle fut réalisé de faire déjeuner près de six cents personnes aussi bien, aussi confortablement, aussi rapidement que l'on eût fait pour quatre amis dont on soigne le menu. N'est-ce pas tout dire? Mais ce qui vous amusera sans doute, c'est de pénétrer avec moi dans les coulisses de cette débauche gastronomique. C'est une excursion que j'ai faite, hier soir, sous la conduite de M. Negresco, qui dirige le restaurant du casino et qui est connu pour un de nos traiteurs les plus magnifiques. Derrière lui, j'ai donc parcouru l'usine immense où s'appareillait le grand œuvre pantagruélique d'aujourd'hui, c'est les cuisines que je veux dire; je n'en ai pas compté les salles multiples, mais elles sont infinies; voici la cuisine proprement dite, où des casseroles de fêerie reposent sur des fourneaux d'enfer; la pâtisserie, où de vastes bassines de cuivre débordent d'un beau sirop écarlate, qui est le sang des fraises pressées et tamisées et qui servira à confectonner les biscuits glacés aux fraises; l'argenterie où plats, fourchettes et cuillers s'allongent, s'entassent et se superposent; puis la cafétéria; puis la salle des hors-d'œuvre, où les petits plats, les rivières montent déjà jours douze cents architectes à la grecque, qui baignent dans leur sauce d'huile et de citron; puis la fruiterie, où s'empilent oranges, pommes et cerises. Voici la machine électrique où le lavage de la vaisselle se fait automatiquement, les grandes corbeilles où attendent les petits pois fraîchement écossés; voici, dans d'autres corbeilles, des salades toutes prêtes qui se rafraîchissent à l'air pur, sur le grillage d'un toit voisin, sur une table reposent vingt-et-un litres pleins de l'assaisonnement qui les attend. Et voici enfin, dans une grande salle, un bataillon de cuisiniers, qui préparent dans les plats un certain caneton à la Lamberty, dont ils découpent, d'une lame experte, puis placent les filets sur un appétissant canapé de mousse de foie gras, sous la direction d'un gros

homme à figure poupine qui, vêtu et coiffé de blanc, roule avec activité et importance, d'une table à l'autre, et qui a l'œil à tout; c'est le chef, Léopold Mas. Il y a, ici, les croûtes-six jambons, qui seront débitées tout à l'heure et qui, pour l'instant, sans se douter de leur sort prochain, pendront à des crochets, au-dessus des têtes des cuisiniers affolés. Il y a des filets de sole à ne pouvoir les dénombrer; 25 filets de bœuf piqués, qui pèsent 150 kilos; 80 timbales qui recevront des soles Nantua; 180 kilos d'asperges; 60 kilos de petits pois; une montagne de 150 poulardes; 45 kilos de salade des Alpes. Quant aux queues d'écrevisses, il faut renoncer à en faire le compte.

Von-letz-vous connaître maintenant le contingent de l'armée à laquelle est confié le soin de distribuer tant de victuailles? Dans la salle, il y a trente maîtres d'hôtel, trente sommeliers, quatre-vingts gâteaux et vingt-cinq commis débarrassés. A la cuisine, cinquante cuisiniers s'écroulent, aidés de vingt commis. Enfin, pour servir six cents convives, il faut avoir sous la main trois mille couverts, quatre mille fourchettes, mille cuillers, quatre cent vingt-cinq plats ronds et ovales, quatre mille verres et cinq mille assiettes. Avis aux maîtres de maison qui aiment à tout prévoir.

Lorsque fut près de sa fin le menu copieux que le *Figaro* a déjà publié, ce fut le moment des discours. Le maire de Nice, M. Honoré Sauvan, assis à la droite du Président de la République, qui avait à sa gauche M. Clemenceau, commença. On l'entendit peu, car la salle immense a des profondeurs inaccessibles à la voix humaine, mais on l'applaudit de confiance avec une chaleur méritée.

M. Rouvier, ancien président du Conseil, sénateur des Alpes-Maritimes, prend ensuite la parole.

M. Maurice Rouvier, dont le discours a été vivement applaudi, exprime en terminant au Président de la République les vœux qu'il adressait en 1901 à son prédécesseur et souhaite que sa haute magistrature se poursuive dans l'ordre, la liberté et la paix.

Discours de M. Fallières

M. Fallières prend ensuite la parole : Messieurs, Que mes premières paroles, dans cet inoubliable banquet, soient pour remercier de tout mon cœur la ville de Nice du chaleureux accueil qui m'a été fait par la vaillante population que vous représentez, monsieur le maire. Il m'est particulièrement agréable d'en témoigner ici, avec une dignité parfaite, une bonne grâce irréprochable et une souriante autorité.

A défaut d'autres manifestations de votre part, les paroles que vous venez de faire entendre m'en auraient à elles seules fourni la preuve, mon amitié à en puiser à retrouver celle d'une éloquence à laquelle nous sommes habitués dans le toast d'une de nos plus éminentes personnalités parlementaires, le sympathique président de votre conseil général.

En me rendant à la pressante invitation des très distingués élus de la cité et du département, je suis venu comme en pays de connaissance, me semblait-il, communier avec vous dans ce que le sentiment de la patrie a de plus élevé, de plus pur, de plus fier et de plus fortifiant.

Qui donc la plus passionnément aimée, la patrie, qui donc la plus noblement servie par le grand républicain dont la vie sera tout entière consacrée à la sérénité impartiale de l'histoire?

Qui donc, aux heures d'une tourmente sans précédents, que furent, hélas! impuissantes à conjurer tant de sacrifices sur tant de champs de bataille, où l'on vit sur plus d'un point du territoire les glorieux compagnons de Garibaldi mourir pour défendre la République au milieu de l'effervescence des partis hostiles, contre des embûches sans cesse renouvelées? Qui, a montré, avec une plus ferme sobriété de vue, la voie dans laquelle devait s'engager la démocratie pour reconstruire les forces épuisées de la France, et poursuivre délibérément, dans la paix publique et le respect de la loi, la réalisation d'un idéal intangible de justice et de liberté, seules conditions de la vraie grandeur morale d'une nation, dans l'accomplissement de ses destinées et l'évolution réformatrice de son génie?

Jalousie gardienne des cendres de Gambetta, la ville de Nice a élevé un superbe monument à la mémoire impérissable de son fils d'adoption, comme elle l'avait déjà fait pour le fils d'origine, dont les exploits légendaires ont immortalisé le nom et le berceau. La France lui sera reconnaissante de ce pieux hommage au culte des services rendus. Je lève mon verre en l'honneur de la ville de Nice! Je bois à sa prospérité dans le présent, à sa fortune, comme à l'avenir!

Que la nature, qui ne les lui a pas mesurés, continue à combler de ses dons sa terre hospitalière! Qu'on la recherche plus, que jamais, à la dure saison, pour la douceur de son climat, l'éclat lumineux de son ciel, l'attrait spectacle de sa mer enchantée! Que les fleurs, qui sont sa parure et son orgueil, conservent dans le monde l'empire indisputé de leurs riches couleurs et de leur séduisante beauté!

Dès que M. Fallières, acclamé par toute une salle enthousiaste, eut fini, on se hâta vers la sortie; car la plupart des convives étaient aussi invités à l'inauguration du monument Gambetta. Nous nous y rendîmes, sous la pluie, et il faut déplorer que cette fête magnifique, où tout avait été combiné pour une réussite harmonieuse, ait été, en partie, compromise par la mauvaise surprise de cet exécuter temps.

L'inauguration

J'arrive sur la place où se dresse le monument du sculpteur Maubert, bien attendu par le Président, qui s'est retiré, attendant l'heure fixée, dans un salon aménagé pour lui au Casino. Sur un des côtés de la place, dont j'ai décrit hier l'heureuse décoration et son aspect de portique circulaire antique, on a aménagé une large tribune réservée aux personnalités officielles. Quelques personnes y trouvent déjà : le commandant Jouinot-Gambetta, élégant et fort dans sa belle tunique bleue de chasseur d'Afrique; M. Maurice Loris-Gambetta, son frère; M. P. B. Ghesin, M. Gaston Thomson, M. Joseph Reinach. Mais on se montre avec respect une vieille dame dont les bandeaux blancs posent leurs ondulations sur un front mat et dont le nez arqué, le menton volontaire rappellent le masque du tribun que l'on fête; qui donc est cette dame? C'est la sœur du grand homme, c'est Mme Loris-Gambetta, qui a maintenant soixante-neuf ans, deux de moins que n'aurait son frère. Elle paraît vigoureuse, encore

pleine de santé et de force et se tient droite, sans un fléchissement. Mais le commandant Jouinot-Gambetta s'approche d'elle et, avec un grondement affectueux : « Allons! manien, veux-tu bien rester assise; tu as bien le temps de te fatiguer », et docile, avec un sourire, la main s'assied.

Voici maintenant la voiture de M. Hennion; elle annonce la venue de celle du Président. M. Fallières paraît, en effet, acclamé par une foule immense qui, en dépit des pompiers qui l'obstruent dans le palais du pays, a rompu les barrières et déferle maintenant jusqu'au pied du monument auquel des bandières déployées et des drapeaux de sociétés stoïquement tenus sous la pluie par leurs porteurs, font une ceinture flottante.

Tout le monde est maintenant en place : à droite de M. Fallières sont assis, dans l'ordre : M. Sauvan, Mme Loris-Gambetta, le général Picquart, M. de Joly; à sa gauche : M. Clemenceau, dont le chapeau est enfoncé jusqu'aux sourcils; M. Alfred Picard, plus triste que jamais et qui serre étroitement, entre ses genoux, son parapluie; M. Ruau qui, discrètement, prend la photographie des orateurs; M. Etienne, enfin, le plus fidèle et le meilleur des amis survivants du grand homme. Derrière, parmi les personnages de marque, M. Barrère, M. Maurice Rouvier, M. Raiberti; puis, un vieillard dont la longue barbe blanche coule sur la poitrine : c'est M. Denis Semeria, l'intime du père de Gambetta et le dernier des vieux amis de la famille.

A six mètres au devant de la tribune, on a disposé une estrade d'où les orateurs prononceront leurs harangues. Ils auront ainsi à choisir, de tourner le dos au monument, ou au Président de la République.

En arrivant, d'un coup d'œil, M. Clemenceau juge la faute : « Hennion », fait-il de sa voix brève, et, du bout de sa canne, il indique au directeur de la Sûreté générale l'endroit où il souhaite que l'on transporte l'estrade. Disons tout de suite, se précipitant, soulève le lourd bûche, reculent, avancent, fléchissent, tandis que s'agit la canne impérieuse du président du Conseil. Enfin, il est content : il fait : « Voilà! Voilà! C'est bien! » Pas si bien que cela, car, en déplaçant l'estrade, on n'a pas supprimé l'embaras des orateurs qui, tous, en prenant leur parti, tourneront résolument le dos au bronze. M. Clemenceau, lui, dont une pluie abondante mouillera le discours, craindra de l'affronter sur l'estrade, qui est en plein air, et il se placera, pour le lire, au coin de la tribune, à quatre pas du Président de la République.

Après quelques mots de M. Chellini, au nom de la Société Gambetta, M. Etienne commence à parler et, aussitôt, les voiles tombant, le monument apparaît. Il montre, sur un haut socle de pierre, un Gambetta de bronze à la tribune, tandis que, plus bas, un génie aide à se relever la France qui, tombée dans les plis du drapeau, saisit à terre une épée brisée. Selon le rite, la *Marseillaise* retentit et la foule applaudit.

Le discours de M. Etienne est un morceau vigoureux et fort, qui a cette qualité, nécessaire à une telle harangue, d'être bref, mais dont la brièveté tient à ce que la pensée s'y ramasse en formules saisissantes et à ce que l'orateur s'est imposé de chercher, dans son sujet, les traits profonds. M. Etienne l'a prononcé avec une émotion qui, par moments, gagna les assistants et souleva leurs applaudissements. Quand il eut fini et qu'il s'approcha de Mme Loris-Gambetta, celle-ci, se soulevant, l'étreignit longuement; ses yeux noirs étaient pleins de larmes, et je vis que M. Etienne, lui aussi, pleurait.

C'est pour lui que fut le succès oratoire du jour et ce fut justice; il le mérita par l'accent ému, par la noblesse de son inspiration, par sa ferveur fidèle à un pieux souvenir et aussi, on peut bien l'ajouter, par sa fidélité à soi-même. M. Etienne est un de ceux qui ont conservé le plus pieusement, au fond de leur cœur, le culte de cette mémoire; qui ont le plus aimé Gambetta; et c'est avec une véritable émotion qu'il évoque un passé on revit sa propre jeunesse. Il dit ce que fut, pour le parti, il y a vingt-cinq ans, la mort de Gambetta; et la fin de ce discours produit dans l'auditoire une émotion profonde.

Ma mort, messieurs, vous le savez, fut son premier repos et le deuil de la nation sa première récompense. Aussi, ne vous semble-t-il pas qu'il y ait dans cette fidélité, dans cet élan, et aujourd'hui surtout dans cette unanimité des hommages rendus à la mémoire de Gambetta, quelque chose de plus grand qu'un grand mouvement de pitié civique et de reconnaissance nationale : quant à moi, j'y vois, si j'ose ainsi parler, quelque chose de grave et de profond comme la mélancolie d'un peuple qui s'accuse d'avoir laissé partir un tel serviteur sans qu'il ait rempli toute sa destinée.

Et maintenant, ô ami cher entre tous, ô toi qui fus un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs des fils de notre France, continue, plus serein et plus calme encore que dans les jours de fièvre, continue de dormir ton dernier sommeil, qui n'est plus troublé, hormis que par le bruit des vagues méditerranéennes et par l'écho fréquent et fidèle des hommages posthumes et des triomphes réparateurs. Que tes cendres, mêlées à celles des êtres que tu as tant aimés, restent sur cette terre qui, comme toi, nous est venue de notre noble sœur italienne ou qu'elles aillent triomphalement occuper la place vide au Panthéon, tu ne mourras plus, car tu es à jamais légé aux âges futurs un nom, un exemple et un culte également immortels.

Après lui, M. Gassin, premier adjoint, puis M. Raiberti prononcèrent de bons et vibrants discours, tout animés — principalement le dernier — du souffle patriotique et militaire, et vint enfin la harangue attendue, celle du président du Conseil.

Discours de M. Clemenceau

Le président du Conseil prend le dernier la parole. Et son discours débute par un salut ému au grand mort, — l'un de ces hommes qui ont eu le privilège d'exprimer en leur passage figure tout le sommaire d'un temps :

Elle a déjà des aspects de légende, l'histoire de ce jeune méridional, tout empli de pathétiques sonorités, qui, venu de la petite boutique de Cahors au barreau de Paris pour y chercher des causes et de la gloire, se voit être au commandement suprême par l'effroyable tourmente de l'invasion allemande, pour se trouver le soldat et, jusque dans la défaite, le sauveur de la patrie, en même temps que le fondateur des institutions de liberté.

Gambetta fut mieux qu'une force; il

fut, dit l'orateur, une « idée en marche ».

Une idée de grandeur humaine selon laquelle la sauvegarde des droits d'un peuple n'est que le premier échelon de la conquête du droit total pour chaque créature humaine dans les après champs du labour. De fragments démembrés, Garibaldi fit revivre l'Italie. De sa France envahie, Gambetta sut préserver le patrimoine moral et, lui, tout ce qui devait nous refaire une puissance d'avenir se trouva sauvegardé.

M. Clemenceau rappelle que non loin de la place où s'élève le monument nouveau, les Nigoiis possèdent un autre monument : celui du « fier Nigoiis Garibaldi ».

Nice, s'écrie-t-il, garde donc précieusement côte à côte les deux symboliques statues qui nous avertissent que toute division entre les peuples frères serait un crime et que rien n'est plus commun à tous. C'est ce que proclama si éloquentement notre cher et grand ami disparu, le noble Cavallotti, quand il vint inaugurer à Nice le monument que la France élevait au glorieux soldat de Bion. Cette parole, nous l'avons recueillie, nous l'avons faite nôtre. Il y eut parmi les Mille des Français, dont quelques-uns sont encore les nôtres.

A l'aube de notre République, sous le drapeau de la France, le sang italien a rougi le sol bourguignon. En ce jour de gratitude heureuse, comment pourrions-nous détourner de nous ces souvenirs?

Et quand un prince de la famille royale de la République, comment l'italien et Français, confondus dans une exaltation de fraternelle amitié, ne fêterait-ils pas d'un même cœur les soldats de France et d'Italie qui mêlent leurs acclamations à la pacifique canonade des deux escadres amies.

Aussi bien, cette fête n'est-elle point la fête d'un parti, mais une sorte de commémoration nationale à laquelle tous les Français peuvent s'associer :

Nous pouvons dire avec vérité que toute la nation française est d'esprit et de cœur avec tous au pied de ce monument, où s'inscrivent les mêmes fêtes de gloire et de honneur et le peuple lui-même plus étroitement uni peut-être dans la misère des défaites, où germent les fatales réparations de la justice immanente, que dans le vain bruit des victoires dont la destinée nous cache le lendemain.

Qui la France est ici, non pas seulement la France officielle qui passe, mais l'autre, la France de tous les Français, dont le patient et obstiné labeur, la droite simplicité, la tranquille vaillance à porter le fardeau des jours, ont fait surgir de nos champs de désastres eux-mêmes toutes les beautés, toutes les grandeur d'une vie nouvelle dans les cadres de pensée fixés par la grande tradition des âges.

L'orateur retrace alors la carrière de Gambetta. Il dit ses débuts au barreau; la popularité qui, tout de suite, l'environne et le porte, et l'éclat prodigieux de ces fameux plaidoyers politiques qui avaient porté au premier rang des chefs ce homme d'élite.

La guerre est déclarée; et c'est presque aussitôt la défaite. Au 4 septembre, l'orateur du procès Baudin, est à la tête du gouvernement de la Défense nationale :

Ce qui est admirable en lui, ce qui lui assure la reconnaissance du peuple français aussi longtemps qu'il y aura une histoire de France, c'est d'avoir osé, c'est d'avoir voulu, d'avoir tenté l'acte de salut qui, à cette froide raison des faibles cœurs la jugeait impossible, c'est d'avoir compris que l'éternel support de tout ce que nous admirons des sociétés civilisées est dans le sentiment qui s'exalte en chacun de la grandeur et de la beauté d'une œuvre perpétuée à travers les âges par un groupement d'humanité supérieure dont on ne peut déserter la tradition sans faillir; c'est, ayant vu ou était le devoir, de n'avoir pas voulu connaître ce qui pouvait être écrit au livre du destin, c'est d'avoir, pour l'honneur de la France, jeté le défi de la faiblesse à la force, de la défaite à la victoire.

Ennemi terrible, il fut basement envié et diffamé; et M. Clemenceau, qui a l'expérience de ces misères, plaint avec éloquence Gambetta d'en avoir souffert.

Après en avoir souffert, il allait en triompher. Traité d'abord en suspect par les premiers maîtres de la République, Gambetta devenait bientôt, grâce aux « incroyables ressources d'une diplomatie raffinée » et à l'un des plus admirables talents oratoires qui fut jamais, l'organisateur souverain de son parti. M. Clemenceau trace ici un beau portrait de l'orateur étonnant que fut Gambetta, à ce moment de sa vie.

Cette éloquence et cette « diplomatie raffinée » allaient conduire Gambetta à la victoire définitive. M. Clemenceau évoque ces souvenirs. Le 16 Mai... les 363... Cependant, Gambetta l'avait dit — cette victoire n'était remportée que contre les adversaires des régimes. Il restait les amis. « L'ère des différends commençait ».

Le parti républicain était encore dans l'administration française à l'état de corps d'occupation, campé sur des positions difficilement conquises et violemment combattu par une coalition de grands fonctionnaires, ennemis déterminés de la République à laquelle ils prétendaient s'imposer. Toutes les réformes promises et d'autres qui allaient entrer dans le champ des promesses plus ou moins prochainement réalisables s'offraient simultanément aux réformateurs, exigeant, pour leur accomplissement, l'entente maladroite des modérés et des radicaux. Les radicaux demandaient beaucoup — un « beaucoup » qu'on trouverait modeste aujourd'hui — les modérés n'acceptaient que le moins possible et les hommes placés au gouvernement, arrêtés, dès les premiers pas, par la difficulté de concilier, dans la commune formule républicaine, des desseins différents, s'appliquaient à temporiser.

M. Clemenceau n'était point du côté des temporisateurs. Il l'avoue. Mais il rappelle aussi avec quelle bonne grâce Gambetta savait pardonner à ses adversaires d'un jour la brutalité de certaines ruades, ou de certains assauts...

Le juste orgueil de Gambetta le mettait au-dessus de toutes ces misères. Un haussement d'épaules, un grand éclat de rire, un mot de pitié pour l'adversaire, et c'était fini. L'esprit de rancune et de vengeance était interdit à ce grand cœur. Il était souverainement bon. Ce fut un des grands secrets de sa force. Il ne savait que se donner, n'attendait rien de quiconque, sauf d'un petit nombre d'amis dont l'affection lui était précieuse, et de sa seconde mère, la tante Massabie, qui gouvernait avec un doux sourire le petit logement de la rue Montaigne et faisait pleurer d'un geste d'amour, le redoutable tribun sous sa loi.

La « redoutable doctrine » est entrée dans l'histoire; et M. Clemenceau reconnaît qu'il s'en faut de beaucoup que, vingt-cinq ans après la mort de Gambetta, « l'ère des difficultés » en soit fermée!

Tout gouvernement réformateur a en effet deux ennemis :

— Le réactionnaire qui voudrait revenir

aux formes de gouvernement déchuës et le démagogue de toutes les surenchères qui se servent des libéraux comme pour convaincre les masses populaires insuffisamment éclairées et les lancer dans des entreprises de violence au risque d'aboutir aux pires contre-coups de réaction.

Il est temps que nous en prenions notre part, la démocratie n'est pas le gouvernement du silence et de l'inertie.

Voilà qui est excellent; et voilà bien des Français de l'avis de M. Clemenceau! Écoutons encore et pour approuver :

L'avenir est à qui ne redoute rien que de manquer au devoir. S'il y a des hommes qui craignent de dire la vérité au peuple, de lui signaler ses fautes, de se mettre en travers de ses entreprises d'erreur, nous n'avons pas été, nous ne serons pas de ceux-là. S'il y a des hommes qui mettent leur basse ambition à exploiter les rancunes, les haines, incapables de rien fonder, pour s'en faire un instrument de ruine, nous n'avons pas été, nous ne serons pas de ceux-là. S'il y a des flatteurs, des courtisans de la démocratie, non moins bas que ceux de la monarchie, prêts à livrer les droits de la représentation nationale et du pays lui-même à la démagogie, nous n'avons pas été, nous ne serons pas de ceux-là.

Nous sommes des républicains qui voulons que la démocratie apprenne à se discipliner pour se gouverner. Nous sommes des républicains qui repoussons l'idée que le seul choix nous soit offert entre une politique de réaction autoritaire et l'abandon des devoirs primordiaux du gouvernement.

Le peuple se trouve souvent comme la bourgeoisie s'est trompée. Quand ces erreurs se transforment en actes d'illegalité, quel gouvernement ne se verrait contraint de rétablir l'ordre par la suprématie de la loi? La philosophie, il est vrai, permet d'expliquer ces erreurs, sinon de les justifier. Mais une nation ne peut pas vivre de philosophie. Une société ne peut s'arrêter au commandement de personne pour regarder passer les prophètes faillibles de l'avenir.

M. Clemenceau précise, et dit leur fait à certaines gens que cette franchise, peut-être surprenante désagréablement :

Un trop grand nombre d'hommes ont été mal préparés par les régimes de force à l'usage rationnel des lois de liberté. La difficulté la plus difficile à comprendre, celle qui veut imposer à l'autorité le respect de sa liberté, doit commencer par s'imposer à lui-même le respect de la liberté d'autrui. Mais combien le mal devient plus grand si les fonctionnaires eux-mêmes, représentants de la puissance d'Etat, désertent leur premier devoir en suspendant les services publics, en refusant de servir la nation le pouvoir qui leur fut confié pour la servir.

Aussi l'avenir n'effraie-t-il point M. Clemenceau. Il termine :

Le régime républicain s'est attaché d'une résolution passionnée à l'organisation de notre démocratie, il nous a dotés d'un gouvernement de contrôle, il a assuré la paix civile jusqu'aux périodes tumultueuses. Il a hardiment inauguré l'œuvre de réformation sociale par de grandes lois d'instruction publique, préparant les libres initiatives, et, pour ces réformes sans nombre dont quelques-unes des plus importantes, sont à cette heure même devant les Chambres, il a refait la force de nos armes, œuvre de nécessité première en un temps de conflits européens où il n'y a de droits que pour les forts. Il nous a procuré, avec la sécurité au dedans et au dehors, le respect des peuples et des puissances étrangères.

Toute société capable de tolérer un pareil état de choses s'effondrerait sous le mépris universel. La prompt répression devient, en conséquence, ici, une nécessité de salut public. Nous avons prouvé en de douloureuses circonstances, que nous n'écouterons que la voix du devoir quand l'intérêt supérieur de la France et de la République avait parlé.

Et quand nous, républicains, nous pouvons montrer avec orgueil une œuvre politique et sociale qui ne le cède à aucune autre, on fait assez peu de cas de notre intelligence et de notre courage pour croire qu'on pourra nous surprendre en faisant appel aux sentiments de lâcheté. Non, Messieurs, on ne nous fera point douter de notre œuvre à l'heure même où nous honorons un des grands ouvriers dont notre vie serait de notre point indignes. Nous n'avons pas besoin de sauveurs, — prétendants ou petite monnaie de Catilina —. La leçon de Gambetta est d'apprendre à l'homme à se servir lui-même. Gardons en nos mémoires ce magnifique exemple de courage et de volonté.

Toutes ces déclarations furent applaudies avec chaleur, aux cris de : « Vive la République! » et il fut certain que cette défense de l'instrument parlementaire et de la République radicale était attendue par les auditeurs.

Il était près de cinq heures lorsque M. Clemenceau eut fini. La pluie avait presque vidé la place Bédair et il n'y restait guère que la foule des invités officiels, les stoïques pompiers et les porteurs de bandières. En hâte, le Président reprit place dans son landau et regagna, à travers les applaudissements de la population tout entière, l'assemblée de la longue avenue de la Gare, la préfecture où il allait bientôt recevoir la visite du duc de Gènes, en l'honneur de qui il offre un dîner qui sera suivi d'une réception.

Georges Bourdon.

La visite italienne

C'est à cinq heures que le duc de Gènes arrive de Villefranche, où son escadre a mouillé à trois heures, à la préfecture de Nice. Un bataillon du 27^e chasseurs, avec le drapeau de l'arme, rend les honneurs.

Reçu au pied de l'escalier d'honneur par M. Mollard directeur du protocole, et à l'entrée des appartements par M. Ramondou, le duc est introduit auprès de M. Fallières, qui porte sur l'habit le grand-cordon des Saints-Maurice-et-Lazare.

Le Président et le duc se serrent cordialement la main. Le duc dit au Président combien il est heureux d'avoir été désigné pour lui apporter le salut et les compliments de S. M. le Roi; il ajoute qu'il est chargé de lui remettre le collier de l'Annunziata.

M. Fallières répond qu'il est très sensible à la pensée qui a guidé S. M. le Roi. Il prie le duc de Gènes d'en faire part à son souverain et de le remercier en son nom; puis le chef de l'Etat s'incline auprès du duc de la façon dont s'est effectuée la traversée de la flotte italienne.

Le duc, qui s'exprime en français avec une très grande pureté, converse encore pendant quelques minutes avec le Président de la République; il lui dit qu'il réside presque toute l'année à la Spezzia; il s'y consacre à l'étude surtout des questions maritimes, il ne sort de sa retraite que pour présider des commissions ou des comités qui ont à s'occuper de ces mêmes questions.

A la suite de cet entretien, M. Fallières présente au duc MM. Clemenceau, Ruau, Alfred Picard, le général Picquart

et les autres personnages de sa suite. De son côté, le duc de Gènes présente au Président les officiers de sa suite.

A cinq heures quarante-cinq, le duc de Gènes prend congé du Président de la République. Il quitte la préfecture avec le même cérémonial qu'à l'arrivée. Il rentre immédiatement en automobile à Villefranche pour y attendre, à bord du *Vittorio-Emanuele*, la visite que va lui faire, dans quelques instants, le chef de l'Etat.

Aussitôt après le départ du duc de Gènes, le Président de la République adresse au roi d'Italie le télégramme suivant :

A Sa Majesté Victor-Emmanuel III, roi d'Italie, à Rome.

Son Altesse Royale le duc de Gènes vient de me remettre, au nom de Votre Majesté, les insignes de l'ordre de l'Annunziata; je sens tout le prix de cette marque d'amitié, et je tiens à exprimer à Votre Majesté mes remerciements les plus sincères; je la prie d'agréer également les vœux que je forme de tout cœur pour son bonheur, celui de Sa Majesté la Reine et de la famille royale.

A six heures, M. Fallières quitte à son tour la préfecture pour aller à Villefranche, d'où il est revenu à Nice à minuit, après avoir rendu visite au duc de Gènes à bord du *Vittorio Emanuele*.

Le Banquet présidentiel

A huit heures, le dîner est servi dans la grande salle des fêtes de la préfecture. Parmi les invités on remarque des officiers de la marine espagnole. Ce sont l'amiral Boado y Montes, aide de camp de S. M. Alphonse XIII, et le lieutenant Barrero, qui commande le *Timorero*, le croiseur envoyé par le roi d'Espagne à Villefranche pour saluer le Président de la République. L'amiral et le lieutenant ont fait ce soir, à sept heures, leur visite à M. Fallières qui les a invités au dîner.

La table dressée avec le plus grand luxe comprend soixante-dix couverts. Le président qui porte le collier de l'Annunziata, à sa droite l'amiral espagnol Boado y Montes et à sa gauche l'amiral italien Viale.

En face de lui, le duc de Gènes, qui porte le grand-cordon de la Légion d'honneur, à sa droite Mme de Joly et à sa gauche M. Clemenceau, président du Conseil.

Assistent également au dîner, les ministres qui ont accompagné le Président, les commandants des navires italiens, le commandant du navire espagnol, l'amiral de Jomiquères et les commandants des navires français mouillés à Villefranche.

La Cité future

Par FORAIN



— C'est un patron que nous ramenons à ses ouvriers.

tion, l'homme qui s'exprime très difficilement en français, déclara ne pas s'appeler Alparosa et nia avoir fait une démarche quelconque auprès de M. Stakelberg, mais parmi les papiers en sa possession, se trouvait une lettre adressée à M. Alparosa.

Cette découverte le décontenança et il tint alors des propos violents aux agents.

Au domicile de la jeune femme, 15, rue Saint-Philippe, la police apprit que Mlle Mitous s'était présentée à cet endroit il y a un mois avec un jeune homme, son compagnon, et elle venait, dit-elle, de Russie.

Elle ajouta qu'ils avaient l'intention de résider tout l'été à Nice afin d'apprendre le français.

Ils louèrent deux chambres, moyennant un loyer mensuel de quarante francs.

Mlle Mitous affirme énergiquement que ce n'est ni son compagnon, qui était connu sous le nom de Tisko, ne s'occupait de politique et qu'elle ne comprend rien à ce qu'on lui reproche.

La police continue ses investigations.

Le Parquet n'est pas encore saisi, à l'heure actuelle, de l'affaire, mais les agents chargés de veiller à la sûreté du chef de l'Etat redoublent d'activité et se tiennent discrètement à portée de leurs yeux les lieux où se trouvent les deux étrangers.

Le Monde & la Ville

SALONS

— Le ministre de Belgique et Mme Le Ghaît ont donné, hier, un dîner suivi de réception très restreinte mais très élégante en l'honneur de l'infante Eulalie. Les convives étaient :

L'ambassadeur d'Espagne et la marquise del Muni, le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Larberg, comtesse de Gramont, A. de La Roche-Foucauld, de Séguin-Lamoignon, Mlle Claude de Gramont, comte et comtesse d'Haussonville, MM. et Mmes de Benardaky, Lambert de Saint-Croix, comte et comtesse de La Roche, comtes Jean de Sabran-Pontevès et de Castellane, prince Nicolas de Hohenzollern, baron Louis de La Grange, MM. C. Frank et Merghelynck.

— Mme Bertera et Mme Cotteau de Simencourt de Patin ont donné une réception pour la signature du contrat de mariage de Mlle Marguerite Cotteau de Patin, plat argent, M. leur petite-fille et fille, fiancée au vicomte G. de La Brosse.

On a beaucoup admiré l'exposition des cadeaux.

Dans la corbeille : diadème diamants, rang de perles, bracelet saphir et diamants, bague diamant et saphir, pendentif améthyste, pailette et manchon en loutre, étole et manchon de zibeline, éventails anciens, éventails en plumes d'autruche blanches, point à l'aiguille ancien, application de Bruxelles, écharpe point d'Angleterre.

Parmi les donateurs :

Mme Bertera, chambre Louis XVI ; souvenir de M. Cotteau de Simencourt de Patin, sac avec nécessaire de toilette vermeil ; Mme Cotteau de Simencourt de Patin, broche diamants ; comte B. de La Brosse, piano ; baron et baronne de Rothenberg, pendentif améthyste, pendentif en loutre, étole et manchon de zibeline, éventails anciens, éventails en plumes d'autruche blanches, point à l'aiguille ancien, application de Bruxelles, écharpe point d'Angleterre.

Le mariage sera célébré demain, en l'église Saint-Augustin.

— M. et Mme Roxoroff ont donné avant-hier une réception très restreinte réservée à leurs

amis brésiliens pour leur faire entendre et applaudir Miles de Figueiredo, remarquables pianistes et M. Chiffioli, le brillant violoniste qui fut si applaudi à l'un de nos derniers five o'clock.

Reconnu dans l'élégante assistance :

Baron et baronne de Muritiba, M. et Mme de Séguier, M. et Mme Paul d'Estimé, le nouveau conseiller de la légation du Brésil à Londres et Mme de Amaral, le secrétaire de la légation du Brésil à Paris et Mme Pacheco e Silva, M. Souza Dantas, secrétaire de la légation du Brésil à Paris, le consul du Brésil et Mlle Leoni, M. et Mme Fournier-Sarlovèze, baronne d'Italva, marquis et marquise de Valle-Fior, marquis de Barrai-Montferri, Mme de Rio Branco, comte et comtesse de Nioac, baron et baronne de Nioac, comtesse de Figueiredo, baronne et Mlle de Rio Negro, etc.

— La première soirée de M. et Mme Louis Diemer, dans leur hôtel de la rue Blanche, a été fort brillante et pleine d'enthousiasme pour les interprètes du programme.

Longuement applaudis : la princesse Barotoff, dans *Inquiétude et Essor* ; L. Diemer et Air et Chansons russes avec accompagnement de guitare qui ont été bisés ; M. B. Le Lubez, excellent dans le Rêve de Loge de l'Or du Rhin, de Wagner et *Brin de bruyère* et la *Fauvette*, de L. Diemer.

MM. Hayot, Denayer, J. Salmon et L. Diemer se surpassèrent dans l'exécution du Quatuor de Schumann, M. J. Salmon joua à merveille l'« Air russe » de Franck et M. M. Maurice Hayot et L. Diemer furent admirables dans la Sonate en ré mineur de Saint-Saëns. Succès énorme pour M. Eustratou, jeune pianiste grec, premier prix du Conservatoire de cette année, dans l'exécution des œuvres de Chopin et Moszkowski.

Reconnu, dans la vaste salle :

Princesse Jeanne Ronaparte, marquise de Villeneuve, princesse Bascabala de Brancas, princesse de Faugny-Lucinge, duc de Massas, Mme Alexandre Dumas, M. et Mme d'Hauterive, Mme et Mlle Kérou, Mme Charles Max, comte et comtesse de Salvette, MM. Chevillard, Widor, Risler.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— S. Exc. l'ambassadeur du Japon et la baronne Kurino, qui avaient été tous les deux si éprouvés par la grippe, sont maintenant en convalescence et se rendront aujourd'hui à Versailles pour achever complètement leur guérison.

Leur absence de Paris sera de trois semaines environ.

— L'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, ancien ambassadeur à Paris, et M. Whitelaw Reid, arrive hier à Paris pour y passer quelques jours, sont descendus à l'hôtel Astoria.

Mme de Pollez a envoyé à l'exposition des Cent portraits un chef-d'œuvre de Lawrence, qui a été exposé hier dans la salle des dessins et pastels.

Parmi les visiteurs :

Duchesse de Rohan, marquise et marquise d'Estampes, M. et Mme Maurice Bonny, MM. Georges Lecomte, l'amiral Le Bris, Romain Coûlis, Richemond, Léon Bonnat, Cordier, comtesse de Martel, baron et baronne Robert de Rothschild, marquis de La Roche-Foucauld, M. Antonin Mercier, les capitaines de vaisseau de Trobriand, de Garfort, Hugnet, Mme Vaudoyer, M. Chardon, etc.

Rien n'est plus agréable que d'achever à l'Elysée-Palace ces admirables journées de printemps. Après le dîner toujours si délicat et si élégant, la soirée se termine dans le hall, où sont organisés chaque dimanche des concerts fort artistiques. Parmi ceux qui applaudissaient hier Miles Revel et Kaarl et M. Perrier :

Prince Loufoullah, comte de La Paillade, MM. Eschart, le docteur Klein, Abad-hay, M. Van der Vliet, M. Caledonio Pereda, le docteur Fay, etc.

MARIAGES

— Mercredi dernier, a été célébré à Bruxelles, en l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg, le mariage du comte Henri de Buisseret, lieutenant au 5^e dragons français, avec Mlle de Roye de Wichen.

L'église était ornée de fleurs et de plantes vertes, et la maîtrise a fait entendre de beaux chants.

Les témoins du marié étaient le colonel Bourdierat, commandant le 5^e dragons, et le comte de Brondan, beau-frère du marié ; ceux de la mariée : le vicomte Vilain XIII, son grand-père, et le baron de Roye de Wichen, son oncle.

L'avant-veille, la baronne de Roye de Wi-

chen avait donné une réception dans son hôtel de la rue Belliard où l'on a pu admirer les nombreux cadeaux.

Dans la corbeille : Collier et diadème en diamants, collier de perles avec plaque en diamants, pendentif et sautoir en perles, bagues rubis et diamants, châtelines et montres anciennes or et email, écrin de bagues anciennes, éventails anciens, dentelles de Chantilly, d'Alençon et de Venise, manteau de loutre et parure d'hermine.

En souvenir de la comtesse d'Oser, bracelet rubis et diamants.

Citons parmi les donateurs :

Comtesse Albert de Buisseret, argentière complète et vermeil ; comte et comtesse de Brondan, bracelet diamants et perles ; baron et baronne de Roye, plaque diamants et perles, argentière, boîte en or, dentelles de Bruxelles, flambeaux en argent, vicomte Vilain XIII, garniture de toilette en argent, baron Edouard Noye, nécessaire de voyage, ombrelle, dentelles de Chantilly ; comte de Buisseret de Blanghen, coupe-à-pied en or ; comte et comtesse Turquet de La Boissière, cafetière en argent ; vicomtesse Catherine Vilain XIII, boîte en argent ; comte et comtesse de Chastel de La Horvath, bouts de table en argent ; vicomtesse Mathilde Vilain XIII, bracelet en or et email ; baron et baronne F. de Vykerooth de Nooyestein, flambeaux argent ; vicomte et vicomtesse Vilain XIII, candelabre ancien ; M. et Mme de Roy de Bligny, bracelet montre en or ; Mme de Deutergheim, thé en argent ; baronne Van Reyngoudt, jardinière argent ; baron et baronne de Pours, pendule Louis XVI ; prince et princesse Joseph de Croÿ, écu cachet or ; marquis et marquise de Forbin, bouts de table en argent ; M. et Mme Deloel, flacons cristal et vermeil ; comtesse de Pothuau, vase Japon ; comte et comtesse Chevreau, vase ancien céladon ; lieutenant Brandoche et Berhard, cavée liqueurs ; M. R. de Beauregard, jaspé de cravate ; comte et comtesse de Beauvoisin, vase Japon ; Mme de Lannoy, plateau en argent ; vicomtesse de Cholet, jardinière Saxe.

— On annonce les fiançailles de M. Louis Varin, docteur en droit, fils de l'avocat à la Cour d'appel et de Mme Varin, née Thion de La Chaume, avec Mlle Anne-Marie Dumesnil, fille du notaire honoraire, ancien président de la Chambre des notaires et de Mme Ch. Edouard Demonts.

— Le mariage de M. Raymond Hesse, avocat à la Cour d'appel, avec Mlle Yvonne Wogke, a eu lieu à la mairie du seizième arrondissement.

Témoins du marié : le docteur Weill-Mantoux, M. Edmond Aron, ses oncles ; la mariée : M. Henri Brisson, président de la Chambre des députés, et le docteur Peytral, sénateur, membre de l'Académie de médecine.

— On vient de célébrer au château de la Cominais, près de Dinan (Cotes-du-Nord), le mariage du vicomte Henri de La Chôche de La Mettrie avec Mlle Andrée de Gasquet-James.

Les témoins étaient pour le marié : le comte de La Mettrie et M. Edmond Cuzol, ses oncles ; pour la mariée : le comte de Gasquet-James et le baron von der Decken, ses frères et beau-frère.

La quête fut faite par Mlles Colette de Cadaran et Geneviève de Bignières avec MM. Roger et René Magon de La Villehuchet.

DEUIL

Nous apprenons la mort : — Du Mlle Nicole de Villerslaffay, fille du marquis et de la marquise de Villerslaffay, décédée après une courte maladie, à l'âge de seize ans, chez sa tante la vicomtesse de Savigny de Moncorps, dans le Var. Ses obsèques ont été célébrées au Roussel, mercredi prochain à onze heures et quart, en l'église de Saint-Germain, devant une foule de cinquante-quatre ans, en son château de la Motte (Yvelines). Ses obsèques ont eu lieu en l'église de la Meilleraie ; — De Mme Hermann-Léon, veuve du peintre-décorateur, décédée à Paris, 16, rue de la Paix ; — De Mme Mère, veuve de l'avocat général à la Cour d'appel, décédée à Paris, 37, boulevard Haussmann, à l'âge de soixante-quatre ans ; — De Mme Landolf, la charmante femme du couturier bien connu, une jeune femme dont le goût artistique faisait la loi dans tous les théâtres ; elle est décédée à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques seront célébrées mercredi prochain à onze heures et quart, en l'église Saint-Louis-d'Antin. L'inhumation aura lieu au cimetière de Colombes ; — Du R. P. Portalié, l'un des membres les plus éminents de la Compagnie de Jésus, décédé à

Toulouse, où depuis dix ans il occupait à l'Institut catholique de cette ville la chaire de théologie positive. Ecrivain, polémiste, apologiste, il était l'auteur de travaux remarquables, notamment sur Saint-Augustin.

La ville de Lannion a rendu, jeudi dernier, les derniers honneurs à Mlle Esabelle de Kergarion, qui fut la bienfaitrice du pays lannionnais.

Reconnu dans le cortège :

Comte Guillaume de Kergarion, marquis Edgar de Kergarion, marquis et marquise de Rosanbo, M. Houon de Penarvor, conseiller général ; vicomte de Léal, comte de Saint-Léon, comte de Kerdrel, le maire et la municipalité de Poubrez, toutes les notabilités de Lannion, etc.

L'archidiacre de Tréguier, délégué par Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, présidait la cérémonie religieuse.

La foule immense qui remplissait l'église de Saint-Jean du Baly témoignait à la vieille famille de Kergarion que le pays n'oublie pas ses bienfaits.

Ferrari.

A LONGCHAMP

Hier, par un temps admirable, a eu lieu la quatrième réunion des courses à Longchamp. Très gai et très animé le pesage, sans la moindre course. Les modistes et les couturières semblaient vouloir lancer leurs modes nouvelles et quelques demi-mondaines ou mannequins d'été, en pompeusement des costumes un peu osés. L'assistance féminine vraiment chic n'avait arboré que des toilettes de promenade, de note sobre et discrète ; les chapeaux étaient très fleuris ou garnis de plumes et aigrettes.

Reconnu dans la tribune réservée :

S. A. la princesse Murat, en gris et noir, chapeau noir à aigrettes ; duchesse de Noailles, en gris, grand chapeau de paille violette enguirlandé de roses violettes ; duchesse d'Uzès, en beige soutache et brodé, chapeau noir à paillettes ; Mme de Lamoignon, en beige, tout beige relevé de plumes ; vicomtesse René Vigier, en violet ; comtesse Xavier de La Roche-Foucauld, en bleu ; marquise de Noailles, en kaki à revers de cachemire des Indes, chapeau gris à plumes ; Mme de Beistegui, en bleu ancien à manteau de liberty de même nuance, chapeau de paille bleue à roses blanches nuancées ; Mme de Murat, en mauve, juquette de liberty mauve, grand paillason mauve à roses ; comtesse G. de Rohan-Chabot, en tailleur noir et chapeau de crin noir à plumes ; comtesse Antoine de Contades, en bleu, chapeau de paille mauve à roses ; Mme A. Lambert de Saint-Croix, en noir, chapeau violet enguirlandé d'hortensias ; comtesse de Barbeneis, en gris ; chapeau de paille violet à roses ; comtesse Edmond de Beledrive, en fourreau de liberty noir, à guimpe de tulle blanc, long manteau vague en taffetas vert changeant, grand chapeau de crin noir enguirlandé de plumes blanches avec gros nœuds de velours noir sur le côté (ce chapeau était une perfection de goût et était la création de la maison Heitz-Boyer) ; Mme Emilie Jubert, en crêpe de Chine noir brodé, grand chapeau de paille noire à aigrette blanche ; baronne de Gunzburg, en noir, chapeau de paille noire, relevé sur le côté et relevé de velours et d'aigrette fantaisie ; marquise de Vaucouleurs, en noir, chapeau noir à plumes ; comtesse de Casteja, en bleu, chapeau de paille bleue à roses ; comtesse Francis de Casteja, en rouge ; chapeau noir à plumes ; baronne Henri de Rothschild, en bleu, chapeau de paille naturelle relevé de velours violet ; princesse Ferdinand de Faugny-Lucinge, en foulard noir à pois blancs, à aigrette ; Mme de Lamoignon, en gris ; Mme P. Dussaud, en gris clair soutache, veste même nuance en liberty, chapeau de paille enguirlandé de roses ; comtesse de Saporta, en gris, chapeau de paille verte à roses ; baronne de Boissière, en kaki, chapeau kaki à plumes noires ; princesse Rogation de Faugny-Lucinge, en violet, paillason violet à plumes ; princesse Guy de Faugny-Lucinge, en noir ; chapeau de crin noir relevé de plumes ; baronne Edouard de Rothschild, en noir, chapeau de paille noire à plumes kaki ; baronne Maurice de Rothschild, en blanc, chapeau de paille bleue à plumes ; marquise de Mun, en hélioïtore, paillason même nuance avec hortensias ; vicomtesse Foy, en satin noir, toque de paille noire à aigrette ; Mme Jean Stern, en tailleur kaki à plumes ; Mme de Lamoignon, en gris, chapeau kaki à plumes ; comtesse de La Ribaudière, en violet, chapeau de paille violette à plumes ; comtesse Jean de Segonzac, en noir ; marquise de Bonneval, en gris ; comtesse de Maille, en noir ; Mme Edgar Stern, en vert, chapeau noir ; Mme Rodenbach, en gris, chapeau gris à plumes ; Mme Stuart, en bleu brodé vieux-rose, chapeau noir à plumes ; Mme Seminaire, en mauve, paillason mauve à plumes violettes ; comtesse de Zoghbi, en tailleur blanc, paillason blanc foncé à plumes ; Mme Gontien, en noir ; Mme Gillou

en noir ; Mme Quintana-Moreno, en beige et noir, chapeau beige à plumes ; Mme Petit, en noir, chapeau violet bleu ; Mme Ancel, en vert, chapeau de paille écarlate à nœud de velours noir ; comtesse A. de La Forest-Divonne, en mauve, manteau beige, chapeau mauve à roses ; Mme Edmond Dorgès, en hélioïtore, chapeau même nuance à plumes ; comtesse d'Esclapart d'Hust, en beige, chapeau violet ; Mme Dighy, en noir et blanc, chapeau noir à aigrettes blanches ; comtesse de Brulle, en gris, paillason gris à plumes blanches ; Mme Economos, en violet, chapeau noir ; Mme Pierre de Fouquieres, en noir ; comtesse Gaston de Castelbajac, en violet, chapeau noir ; Mme Widener, en noir, paillason bleu à gros nœud vert ; Mme Hoffmann, en bleu, chapeau bleu ; Mrs Roberts, en rayé noir et bleu, chapeau bleu à roses ; Mme Cahen d'Anvers, en bleu, chapeau noir ; baronne de Lamoignon, en violet, paillason violet à aigrettes ; Mme G. Fabvier, en noir ; Mme Ingraham, en gris, toque grise à aigrettes ; Mme Duval, en bleu, chapeau gris ; Mme de Erzurum, en bleu, paillason bleu à nœud ; vicomtesse de Quénetain, en lie de vin, chapeau noir ; vicomtesse Robert de Villeneuve-Bargemont, en marron, chapeau noir à aigrettes ; baronne Eugène Fould-Springer, en marron, chapeau mordoré à plumes ; Mrs Drexler, en violet, paillason violet ; Mme Vlasto, en noir ; Mme de Bremond, en gris ; chapeau mauve ; baronne Raoul de Précourt, en tailleur beige, chapeau marron à plumes, etc.

Régina.

der le quart des dommages-intérêts, ni être au-dessous de cinq cents francs ; le tout sans préjudice de peines plus fortes en cas d'intelligences avec l'ennemi.

L'article 433 est ainsi conçu :

Quoique le service n'ait pas manqué, si, par négligence, la livraison et les travaux ont été retardés, on s'en va en liberté avec la nature, la qualité ou la quantité des travaux ou main-d'œuvre ou des choses fournies, les coupables seront punis d'un emprisonnement de six mois au moins et de cinq ans au plus et d'une amende qui ne pourra excéder le quart des dommages-intérêts, ni être moindre de 100 francs.

Dans les divers cas prévus par les articles composant le présent paragraphe, la poursuite ne pourra être faite que sur la dénonciation du gouvernement.

Ajoutons qu'en vertu de ces articles du Code pénal, les poursuites, selon les résultats de l'instruction, peuvent avoir lieu devant le Tribunal correctionnel ou devant la Cour d'assises.

Mais un non-lieu peut être aussi justifié.

Auguste Avril.

A CONSTANTINOPLE

LA FIN DE LA LUTTE

Les dernières résistances

La question du Sultan?

Quelques mois à peine après son avènement au trône, le sultan Abdul-Hamid quitta le magnifique palais de Dolma-Bagiche, que son frère et son oncle avaient habité, pour se fixer définitivement dans ce qui n'était alors qu'une très modeste résidence, *Yildiz-Kiosk* (le Kiosk de l'Etoile). Mais cette résidence avait l'énorme avantage d'être située tout en haut de la colline de Bachtchah, à une certaine distance de la mer dont le peureux Abdul-Hamid redoutait le voisinage. Ce sont des raisons de stratégie qui déterminèrent uniquement son choix ; la position du palais, qui dominait tous les terrains avoisinants, était très forte naturellement, et le Sultan n'épargna rien pour la renforcer. *Yildiz-Kiosk* devint, par ses soins, un véritable camp retranché occupé par une garnison très nombreuse, les régiments albanais et kurdes de la garde impériale, sur la fidélité et la bravoure desquels Abdul-Hamid, qui les avait de récompenses, croyait être en droit de compter.

Après s'être emparés sans peine des différentes casernes situées dans Péra et Stamboul, les troupes macédoniennes se trouvaient en présence du Palais Impérial où quelques milliers d'hommes, pourvus de canons, s'étaient enfermés autour du Sultan. Si la garde avait vraiment voulu se défendre, elle pouvait infliger aux assaillants des pertes très considérables. Mais il ne sembla pas que la résistance ait été sérieuse sur ce point. Durant l'après-midi d'hier, la garde évacua le palais qui se trouva maintenant au pouvoir de l'armée macédonienne.

Il n'y a pas eu, on le voit, parmi les régiments de la garnison un plan de défense rigoureusement concerté, et cela est fort heureux pour les Jeunes-Turcs. Les combats qui se sont engagés étaient dus à des accès de fureur ou de fanatisme isolés. Chacune des casernes agissait pour son propre compte, sans trop se préoccuper des casernes voisines.

Voilà donc le Sultan entre les mains du Comité. Que va-t-il faire de lui ? D'après une dépêche de notre correspondant, son sort va être réglé aujourd'hui.

VIENT DE PARAITRE

Lisez *L'incondite de Lucie*, de Max et Alex Fischer : c'est un livre exquis.

MALFAÇONS DANS LA MARINE

Dans sa dernière réunion, le Conseil des ministres sur la demande de M. Alfred Picard (du moins on l'affirme), a décidé d'engager des poursuites contre certains métallurgistes fort importants, pour malfaçons dans les fournitures de la marine.

Les griefs formulés peuvent se résumer ainsi : fournitures de pièces de métal, refusées par la surveillance et réparées.

La plainte du ministre de la marine, qui est parvenue avant-hier au garde des sceaux, vise trois fournisseurs.

Nous nous abstiendrons, pour le moment, d'indiquer quels sont les établissements industriels ou les personnalités visées par la plainte du ministre de la marine. Une information va être ouverte par des juges d'instruction dans les ressorts où ces fournisseurs ont leur résidence et il importe, jusqu'à ce que cette instruction soit close, de garder la plus grande réserve.

Les délits visés dans la plainte du ministre de la marine s'ils sont établis, tombent sous le coup des articles 430 et 433 du Code pénal.

L'article 430 est ainsi conçu :

Tous individus chargés, comme membres de compagnie ou individuellement, de fournitures, d'entreprises en régie, pour le compte des armées de terre et de mer, qui, sans y avoir été contraints par une force majeure, auront fait manquer le service dont ils sont chargés, seront punis de la peine de la réclusion et d'une amende qui ne pourra excé-

été conduit, au commissariat de police où procès-verbal lui a été dressé.

UNE EXPLOSION DE GAZ A SAINT-CLÉMENT

Le compteur à gaz placé à l'intérieur de l'église Saint-Clément a fait explosion hier soir à neuf heures. La panique a été très vive dans tout le quartier, où l'on crut tout d'abord à un attentat anarchiste.

Le personnel de l'église, auquel s'étaient joints plusieurs gardiens de la paix, procéda à une rapide enquête qui détermina les causes de l'explosion. Une fuite de gaz s'était déclarée; elle fut immédiatement bouchée avant l'arrivée des pompiers et des agents de la Compagnie.

On n'a eu à déplorer aucun accident de personnes, et les dégâts matériels sont peu importants.

LES MÉFAITS DE LA FOURRE

Au cours de l'orage d'avant-hier soir, la foudre est tombée à neuf heures rue du Poitou, 75, chez M. Bouvier, boucher, et pénétrant dans la cave par un vasistas situé devant la devanture, a mis le feu à des caisses de bois.

La porte de la cave a été brûlée et la foudre est montée jusqu'au cinquième étage de l'immeuble, en suivant la colonne montante du gaz.

Une explosion s'est produite et les pompiers ne se sont rendus qu'au bout d'une heure d'efforts.

CAISSIER INFIDÈLE

Le caissier de l'agence théâtrale Parès, le nommé Derambure, qui, nous l'avons dit, avait disparu le 14 avril en emportant 11,000 francs, s'est constitué prisonnier hier au commissariat du quartier Gailion.

Interrogé par M. Pichard, il a déclaré qu'il avait perdu aux courses toutes les sommes volées; il ne lui restait que vingt-trois sous.

ATTACKES NOCTURNES

Un employé de commerce, M. Max Derlé, âgé de vingt-huit ans, passait l'avant-dernière nuit, avec sa femme, rue de la Paroisse, quand deux individus surgissant d'une porte, se jetèrent sur eux pour les dévaliser.

Tandis que Mme Derlé perdait connaissance, son mari, parvenant à sortir un revolver de sa poche, fit feu sur les deux bandits. Un seul a été atteint. C'est un repris de justice nommé Prosper Bastien, âgé de vingt-sept ans.

Il a été conduit à l'Hôtel-Dieu, à la disposition de la justice.

Rue de la Chapelle, M. Léon Richard, âgé de vingt-cinq ans, spectateur à la Compagnie des chemins de fer du Nord, était attaqué l'avant-dernière nuit et dévalisé par deux malfaiteurs qui réussirent à prendre la fuite.

Quelques instants après, les mêmes individus s'élancèrent sur Cavé sur un cochon livreur, René Chipo, âgé de vingt-quatre ans; mais cette fois, des agents cyclistes furent attirés par les cris de leur victime et les arrêtèrent après une lutte acharnée.

Ce sont les nommés Ernest Jacquet, âgé de vingt-cinq ans, libéré des bataillons d'Afrique, et Camille Lénormand, âgé de dix-huit ans, tous deux sans domicile.

ENTRE AGENTS ET ROUEURS

Au cours d'une bagarre qui s'est produite rue de la Glacière entre des agents du troisième arrondissement et une quinzaine de rouleurs, des coups de revolver ont été échangés.

Les gardiens de la paix Lecomte et Passo se trouvaient particulièrement menacés, quand plusieurs de leurs collègues accoururent à leur secours, au bruit des détonations. Loin de prendre la fuite, les rouleurs continuèrent la lutte.

Finalement les agents ont eu le dessus, mais quatre d'entre eux, notamment le gardien Simon, ont été blessés.

Deux arrestations ont seules pu être effectuées.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

POUR ENVOI DE VUEX PAR LA SEVE M. Savatier, qui brode, écrit cils et sourcils. Par. Nyon, 31, r. du 4-Septembre.

CONSTITUTION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Les bougonniers de l'Osse

Méru. — Le comité de grève a décidé ce soir que si le tarif signé par les patrons à Beauvais était maintenu, le travail ne serait pas repris demain lundi.

Le commandant de gendarmerie a fait saisir les matras de M. de Marmande, au moment où il les apportait de Paris, un ballot d'affiches rouges très violentes ayant pour titre : L'état de siège à Méru.

A Mazamet

Mazamet. — A l'usine du Colombier, un ouvrier a été trouvé perché sur une fenêtre élevée, examinant les lieux. Il aurait dit à un camarade : « D'ici, cela irait bien pour mettre le feu ». Cet ouvrier, entendu par le juge, n'a pu nier. Une enquête est ouverte.

En l'honneur de Lamoricière

Constantine. — Cet après-midi a eu lieu l'inauguration du monument élevé en l'honneur de Lamoricière. Toutes les troupes de la garnison, des délégations d'officiers de tous les régiments et des vétérans des armées de terre et de mer y assistaient. Le général Gillet, président du comité, a fait hommage du monument à la ville.

Argus.

AVANT-PREMIÈRES

AU VAUDEVILLE : L'EX

Depuis trois semaines environ qu'on parle de l'Ex, la comédie nouvelle dont le Vaudeville offre, ce soir, la répétition générale, nombre de lettres nous sont parvenues, disant toutes : « Parlez-nous de l'Ex ? Que sera l'Ex ? Que veut dire l'Ex ? L'Ex va-t-il Vers l'amour, ce chef-d'œuvre ? » Un de nos correspondants ajoutait même avec esprit : « L'Ex, c'est la suite de Vers l'amour, n'est-ce pas ? »

Essayons de répondre aujourd'hui à ces questions — qui toutes témoignent pour M. Léon Gandillot d'une cordiale sympathie dont nous nous réjouissons. L'Ex veut dire, en effet, l'ancienne amie, la femme dont les événements, la vie, un mariage, vous ont séparé, mais dont, au fond du cœur, on ne peut s'empêcher de garder un souvenir attendri. L'Ex ne justifie pas toujours cette mémoire reconnaissante du cœur; parfois, elle vous déçoit, vous calomnie, elle essaye de vous salir, oublier, la pauvre femme! qu'à ce vilain jeu, on a plus à perdre qu'à gagner. L'Ex peut être aussi, elle est quelquefois l'amie charmante et bénie qui, même de loin, prolonge de toutes

les ressources d'une amitié tendre, la liaison interrompue, se consolant, ainsi des ardeurs joies abolies par une délicatesse souvent exquise de dévouement. A ces créations d'élite, il faudrait élever des autels. Demandez plutôt à Maurice Dubourg, le héros de la nouvelle pièce de M. Léon Gandillot.

Il a épousé la jolie Marcelle, et c'est d'abord un simple mariage de convenances. Mais en excellent garçon qu'il est et en homme de goût, il s'prend bientôt de sa femme, oubliant tout à fait René, son amie d'autrefois. Rien ne lui manquerait pour être heureux, si sa femme l'aimait. Mais celle-ci est une de ces jeunes personnes qui, pour avoir lu les romans à la mode, s'imaginent que la connaissance, la plus délicate, la plus naïve et la plus délicate enfant. Elle s'est imaginée qu'à Paris, il n'y a que des mariages d'intérêt, que son mari ne l'aima pas, qu'il ne l'aimera jamais et qu'une fois conclu et bûclé ce mariage qui, pour lui, est une simple affaire, Maurice Dubourg s'empressa de revenir à son Ex...

Vous voyez de là le conflit sentimental qui s'engage et quelles en pourraient être les graves conséquences. Mais l'Ex intervient : elle a un cœur d'or, ce qui ne veut pas dire (suivant l'absurde préjugé d'aujourd'hui) qu'elle est une bête... Son intervention, c'est la pièce. Et vous ne me pardonnez pas de vous la raconter, puisque vous y perdriez les savoureux plaisirs de vous représenter ce que M. Léon Gandillot, tout en restant dans une stricte vérité de psychologie, a pu imaginer avec tout son esprit et toute sa sensibilité. Je dis toute sa sensibilité, car de plus en plus le brillant écrivain évolue vers des œuvres où la belle humeur française, certes ne perd jamais ses droits, mais où par surcroît les besoins de notre cœur, autant que notre esprit trouvent un parfait contentement.

Le nombre des spectateurs qu'a ravivés l'Ex n'a pas moins d'admirateurs et remuerait non moins délicieusement nos souvenirs à tous. M. Léon Gandillot, qui a une observation superficielle, lors de ses premières pièces d'une gaieté si largement débridée, pouvait se représenter comme un bon gaillard uniquement occupé à rire et à faire rire, est aujourd'hui un des plus heureux d'entre les écrivains qui se penchent sur les souffrances de notre sentimentalité — celles dont on a un peu honte et qu'on veut cacher — et qui en tirent des œuvres exquises et profondes.

L'Ex, j'en suis sûr, ne démentira pas cette opinion... Est-il besoin de dire que MM. Porel et Peter Carin se sont préoccupés d'assurer à la pièce une interprétation digne d'elle : en tête, Mlle Jeanne Rolly, l'interprète fêlée, déjà, de la Mariée recalcitrante, — cet éclat de rire, — de Vers l'amour, — ce cri d'amour douloureux! Elle sera l'Ex et elle y apportera toutes les ressources d'un talent semblable à celui de Léon Gandillot : fait de gaieté et d'émotion. Mlle Yvonne de Bray trouvera également dans l'Ex l'occasion d'une création de premier ordre. Et M. Gauthier, Mauly, Lérand, Joffre, Levesque, Mmes Ellen André et Lola Noyr, pour ne parler que de ceux-là, constitueront une distribution de tout premier plan, car M. Porel, depuis vingt ans, a pris l'habitude d'en offrir au public.

Quatre décors : un salon chez l'Ex, au premier acte, par une fin d'après-midi; fleurs, lumières, élégances, une fenêtre ouverte sur les arbres d'une grande avenue parisienne. Au deuxième acte, le hall de l'hôtel d'une demi-mondaine, vaguement actrice, actrice plutôt, qui s'est suicidée et dont on vend la maison, les bijoux. C'est la mode à Paris, pour quelques jours, d'aller visiter cet hôtel, et les interprètes des grands hôtels y conduisent les étrangers. Au troisième acte, nous nous trouvons dans le boudoir de René, l'Ex. Un boudoir-cabinet de toilette. Bâie ouverte sur la chambre à coucher; lit apparent; lampe avec une fine lumière tamisée sur les oreillers. Le quatrième acte nous transporte dans un appartement de garçon : moitié salon, moitié cabinet de travail, cette pièce à M. Mauly (Guernio) qui en fera les honneurs.

En voilà plus qu'il n'en faut, ce semble, pour renseigner nos lecteurs. Je n'ajouterais qu'un mot. Un de nos lecteurs me demande si l'Ex est, de même que Vers l'amour, de qualité supérieure? A mon sens, il n'y a, à l'heure actuelle, entre les deux pièces, d'autre différence que celle d'une œuvre qui a conquis tous les suffrages et d'une autre qui les va conquérir...

Serge Basset.

Nous avions écrit les lignes qui précèdent quand nous avons eu le plaisir de recevoir de M. Porel l'aimable lettre qui suit. Avec sa bonne grâce et son esprit habituels, le directeur du Vaudeville nous y donne d'intéressants renseignements qui, dans l'esprit de nos lecteurs, s'ajoutent tout naturellement à ceux qu'ils ont pu lire ci-dessus :

Mon cher Basset,

Gentiment, la main cordialement tendue, car vous avez su conserver votre courtoisie et vos manières excellentes au milieu de l'énervement général dans lequel s'agit le petit monde particulier, vous me demandez pour votre courrier un mot sur notre spectacle, sur l'Ex, cette comédie nouvelle de Léon Gandillot, l'auteur de tant d'œuvres gais et heureuses, dont le Vaudeville donnera demain mardi la première représentation.

L'occasion de faire de la publicité gratuite à un auteur dont j'aime le talent et le caractère, à des comédiens et collaborateurs excellents — au théâtre que nous avons l'honneur de diriger, est une chose dont il faut toujours profiter; mais vous savez bien, mon ami, que ces avantages ne suffiraient point à me mettre la plume aux doigts, si le plaisir de parler à nos lecteurs ne m'était pas très agréable, et qu'il n'est pas besoin d'insister longuement pour me desserrer les dents en leur faveur, si j'en ai l'occasion.

La pièce qui suit cette Route d'Eméraude, que j'aimais tant, que je regrette, qu'on reprendra certainement un jour dans un théâtre subventionné, n'ayant obtenu qu'un nombre restreint de suffrages, il nous fallait trouver, pour bien finir la saison — les sorties au théâtre étant plus importantes à soigner que les entrées — le manuscrit d'un auteur connu, qui voudrait bien ne point ajouter aux difficultés habituelles de l'exigence de l'heure où il entend être représenté.

Pour certains, être joué en septembre, octobre, c'est trop tôt; en janvier, c'est trop peu sûr, et en mai, c'est trop tard! Nous pensons, nous, comme le public, qu'il n'y a pas de mauvais moment pour une bonne pièce bien jouée! Ce fut aussi l'avis de Gandillot!

Sans chicheté, cordialement, il nous a apporté son manuscrit; alors on a travaillé dans la confiance et dans la joie. Ce qu'on peut dire en regardant la distribution, n'est-ce pas, c'est qu'elle est excellente. Mme Jeanne Rolly, Mlle Yvonne de Bray, M. Lérand, Gauthier, Joffre, Levesque; M. Mauly, qui rentre dans la maison de ses débuts; d'autres encore, aussi dévoués, aussi vaillants! Quels miracles ne peut-on pas accomplir avec une pareille équipe! Tous ont fait vite et de leur mieux l'Amable en peignant ses jolis décors; les machinistes, en les construisant; les acteurs en apprenant, en étudiant et en répétant dans tous les coins; les employés, en organisant avec zèle la mise en train, tout le monde au Vaudeville a travaillé depuis dix-huit jours — en dehors de la représentation du soir — dix heures par jour, l'un dans l'autre, et passé les limites permises aux bons travailleurs syndiqués par le ministère du travail. Seules, les préposées à la location ont eu des loisirs; elles vont se rattrapper, quand, après le 1^{er} mai, tout sera rentré dans l'ordre comme il convient!

Maintenant, « au rideau »! J'espère n'avoir pas été trop long, et ne pas mériter la réponse qu'un personnage de Marivaux fait à un autre personnage, dans une des jolies comédies du répertoire : « Voilà longtemps que je parle, madame! » — « Oui, et voilà longtemps que vous dites des bêtises, monsieur! » Affectueux,

Porel.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

A l'Hôtel des Modes, 15, rue de la Ville l'Évêque, aura lieu, dans l'après-midi, l'inauguration de l'Exposition d'Art appliquée à la Femme, organisée par les abonnées des journaux des Modes, le Théâtre et les Arts.

Ce soir :

Au Vaudeville, à 8 h. 3/4 précises, répétition générale de l'Ex, comédie en quatre actes de M. Léon Gandillot.

Demain mardi, première représentation.

Au théâtre Michel, à 9 heures, première représentation de :

1^{re} Chose promise, comédie en un acte de Mme Jeanne Rolly. Distribution : Mmes Rosny-Derys (en représentation), Rosine Aubrey, M. Henry Burguet, Edouard Mandel.

2^{de} L'Apache, mimodrame de M. Paul Franck; musique de M. Edouard Mathé.

Mlle Natacha Trouhanova, la danseuse; M. Paul Franck, l'Apache.

3^{de} L'Invocation à Bouddha, scénario et musique de M. Léon Moreau (Mlle Yvonne de Bray, M. Léon Moreau).

4^{de} Continuation des représentations de M. de Saint-Christophe, professeur de chinois (Mmes Juliette Margel, Lutz, Chalon; M. Henry Burguet, Harry Baur, Keller).

5^{de} L'Apache, mimodrame de M. Paul Franck; musique de M. Edouard Mathé.

6^{de} A l'Opéra-Comique, à 8 heures, représentation populaire à prix réduits (avec location), le Jongleur de Notre-Dame (MM. Allard, Bourrilhon, Blancard), le Châlet.

7^{de} A l'Odéon, à 8 h. 1/2, pour la première série de l'abonnement du lundi, l'Arlesienne, avec les concours des chœurs et de l'orchestre Colonne.

8^{de} Aux Variétés, à 9 heures précises, 203^e représentation de Roi (M. Brasseur, Guy, M. Dearly, Prince, Numès, Moricy, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier).

9^{de} A l'Opéra, à 8 h. 1/4, par un mari trop malin (M. Chaplais, Haro, M. Rocher, Dupuis, Reusy).

10^{de} Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 heures, la Vivandière (Mmes Duhamel, Castel, MM. Devriès, Féraud de Saint-Pol, Alberti, Larbaudière, Bouteloup); Maguelone (Mme Lafargue, MM. Boulange, Louis Gobel, Alberti).

11^{de} A la Renaissance, à 8 h. 3/4, le Scandale (MM. Lucien Guitry, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

12^{de} Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, l'Impératrice (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duquesne).

13^{de} Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de M. Marguerite Deval, l'Amour ou les loirs andalous (Mmes Marguerite Deval, Marie Fairy, Drette Sarrhes, Debonno, MM. Berthoz, Max Capoul, Darnley); Châtiment de main (Mmes Marie Marcellin, Anie Perrey, M. Prad); Petite tache (Mlle Méliand, MM. Orsy, Jalabert).

14^{de} Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, la Grande Mort, le Bœuf de gaz, le Délégué de la 3^e section, le Jeu de l'amour et des hasards, Ce bon docteur.

15^{de} A la Comédie-Royale, félicite.

La représentation de l'Arlesienne, affichée pour ce soir, sera une des dernières que l'Odéon donnera, cette saison, en vertu de ses engagements avec les héritiers de Bizet et d'Alphonse Daudet.

Demain, reprise de Beethoven, la pièce en vogue.

Hier :

M. Jules Claretie est rentré hier soir à Paris.

A l'Opéra-Comique. Toujours plus intéressante et plus appréciée, la soirée du dimanche, qui a été une belle de M. Isidore de Lara, a reçu hier soir du public des dimanches, un chaleureux accueil.

Interprétation, mise en scène, orchestre, tout concourait à provoquer les bravos d'une salle comble et qui rendit un particulier hommage au talent de son grand favori. M. Porel, à la belle cantatrice Mlle Chénal, à la charmante Nelly Martyl, au ténor de primo cavetto qu'est M. Bayle, ainsi qu'à M. Blancard et à Mlle Lassalle.

Autour de la Veuve joyeuse. Nous avons reçu de M. Louis Ganderax la lettre suivante :

Paris, le 25 avril 1909.

Mon cher confrère,

Vous venez de me permettre de préciser quelques points auxquels touche votre intéressant article d'aujourd'hui :

1^{er} C'est pas seulement l'idée de ce livret

qui appartient à l'une des premières pièces de Meilhac, l'attaché d'ambassade, le livret de la Veuve joyeuse est à l'attaché d'ambassade, comédie de Meilhac, comme le livret de Rigoletto est au drame de Victor Hugo, le Roi s'amuse, ou comme le livret de la Traviata est à la pièce d'Alexandre Dumas fils, le Drame aux camélias.

2^{de} Pour ce qui est de l'adaptation française, voici exactement de quelle manière les choses se sont passées :

D'une part, M. Silvius a invité MM. Gaston de Caillavet et Robert de Flers à s'en charger; d'autre part, avant de s'en charger, MM. Gaston de Caillavet et Robert de Flers ont demandé l'autorisation nécessaire, que je leur ai accordée, — ravi de voir ainsi collaborer avec Meilhac ces neveux de Meilhac et Halévy.

Merci d'avance pour l'insertion de ces quelques lignes et cordialement à vous.

Louis GANDERAX.

La journée d'hier aura été triomphale pour Mlle Sarah Bernhardt. Elle faisait l'effort étonnant pour tout autre artiste de jouer l'Aiglon, en matinée, et le soir, la Dame aux camélias. Dans la pièce de M. Edmond Rostand, comme dans le drame d'Alexandre Dumas, elle a été, en tous cas, enthousiasmée son public. Deux salles comblées ont longuement acclamé l'illustre tragédienne et il n'y avait qu'un cri parmi le public ravi qui, après lui avoir prodigué les ovations, quittait comme à regret Mlle Sarah Bernhardt : « Elle n'a jamais été si belle et ses accents n'ont jamais été si beaux ».

La recette était énorme : près de vingt mille francs.

Rappelons que l'illustre artiste jouera ce soir, à 8 heures, le Roi s'amuse, le samedi, à 8 heures, le Roi s'amuse, le dimanche (matinée et soirée), la Dame aux camélias.

Nous avons reçu hier de M. Michel Mortier la lettre suivante :

Paris, 25 avril 1909.

Cher ami,

Vous voulez bien me demander quelques renseignements sur les trois pièces nouvelles que je donnerai la première représentation demain soir lundi et qui accompagneront la déshéolante farce de M. Charles Desfontaines, M. de Saint-Christophe, professeur de chinois, et la fine petite comédie de Claude Gével, la Cloison. Les voici :

1^{re} Chose promise est un délicieux badinage de M. de Saint-Christophe, comédie en un acte, spirituelle, légère et vécue; il y a même des couplets. La pièce qui, je l'espère, plaira beaucoup au public délicat et élégant qui fréquente le théâtre Michel, sera interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interprète principal.

Enfin, elle a été interprétée par Mlle Rosny-Derys et M. Henry Burguet. Je ne dirai rien de ce dernier, qui est trop de maison pour oser en faire l'éloge, mais j'ai le droit de dire de Mlle Rosny-Derys, qui est une comédienne de premier ordre, qu'elle est très certainement une des nos meilleures comédiennes.

On sait quelle sorte, il y a quelques années, de l'attaché d'ambassade, comédie en un acte, écrite, accordée à l'actualité, ce qui est plutôt rare, et qu'elle fit plusieurs créations remarquables au théâtre Sarah-Bernhardt, dont les Révoltes, et dont elle fut l'interpr

